

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

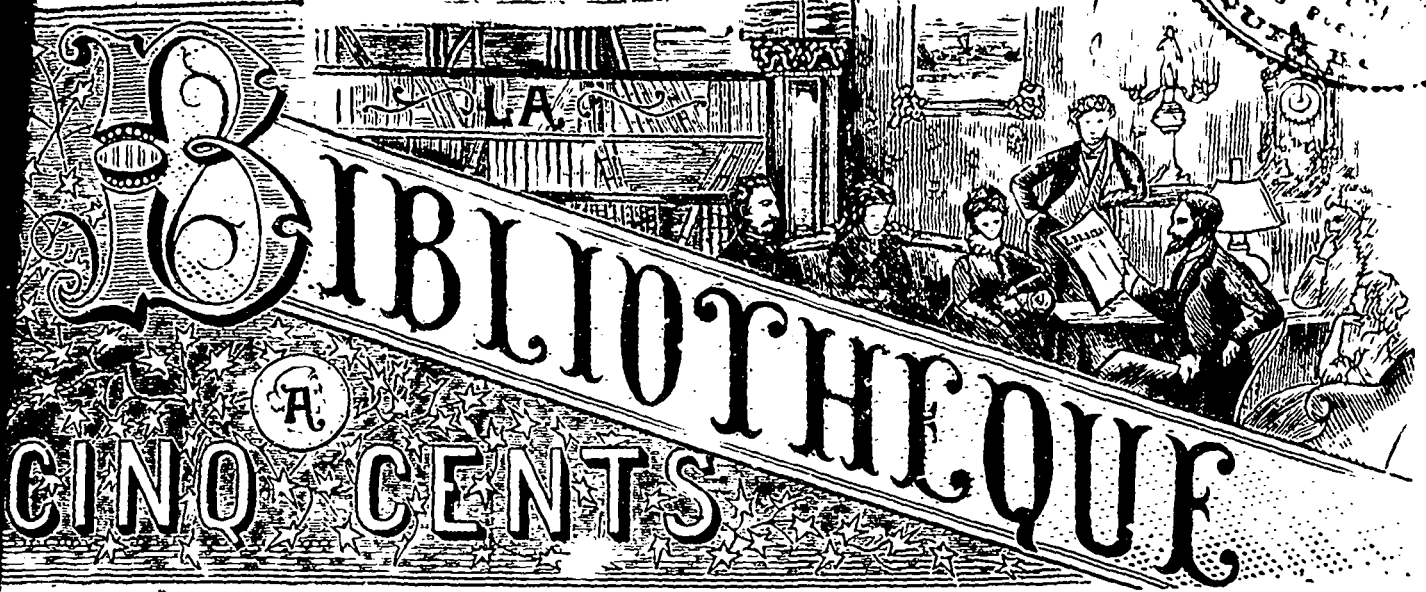
- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

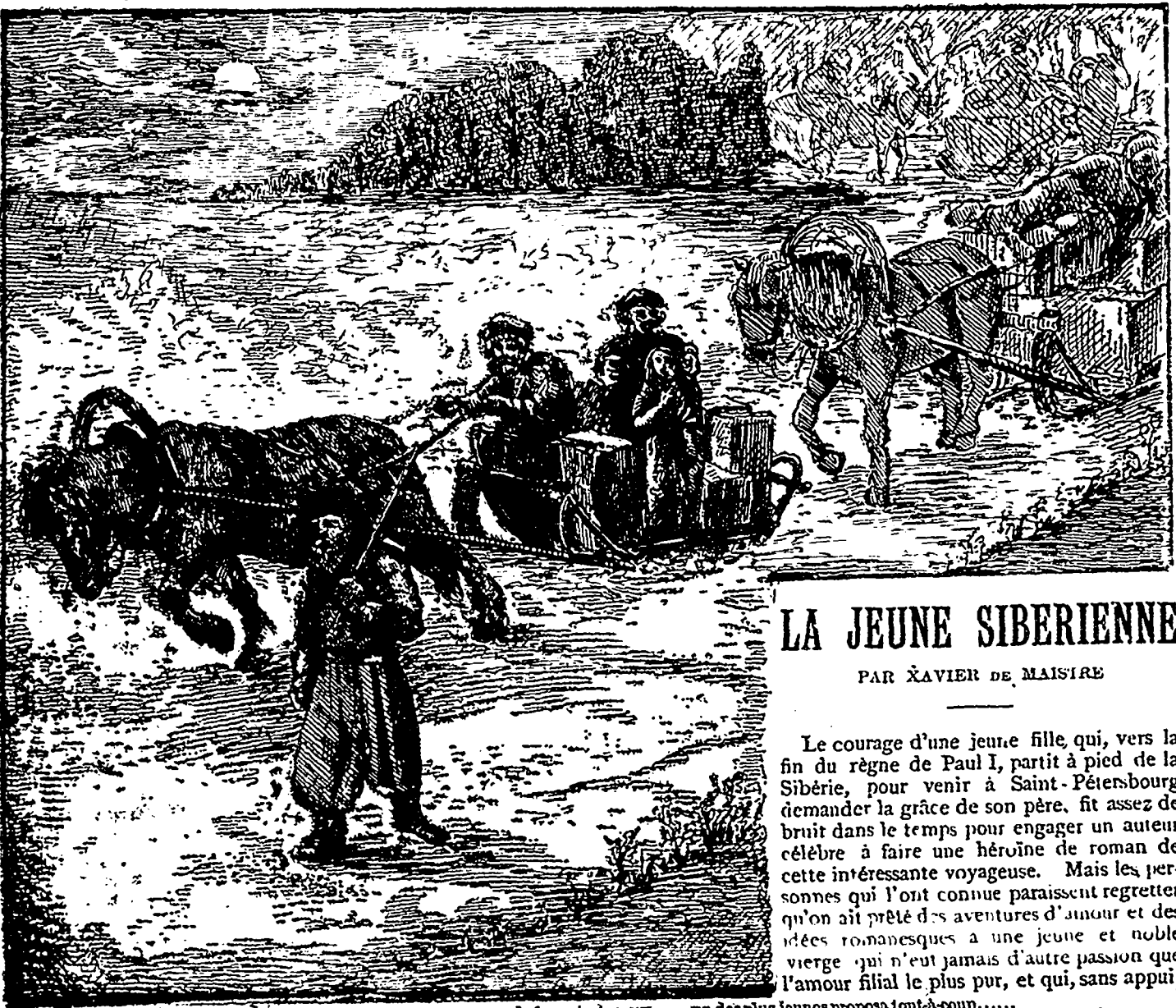
10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

LIBRAIRIE
27
RUE
DU
QUEBEC



Publié par POINIER, BESETTE & CIE, 1540, rue Notre-Dame

Vol. I { PAR AN } MONTRÉAL, 22 AVRIL 1886 { UN NUMERO } No. 3
\$2.50 } 5 CENTS }



LA JEUNE SIBERIENNE

PAR XAVIER DE MAISIRE

Le courage d'une jeune fille, qui, vers la fin du règne de Paul I, partit à pied de la Sibérie, pour venir à Saint-Petersbourg demander la grâce de son père, fit assez de bruit dans le temps pour engager un auteur célèbre à faire une héroïne de roman de cette intéressante voyageuse. Mais les personnes qui l'ont connue paraissent regretter qu'on ait prêté des aventures d'amour et des idées romanesques à une jeune et noble vierge qui n'eut jamais d'autre passion que l'amour filial le plus pur, et qui, sans appui,

Les conducteurs lui donnèrent une place sur un de leurs traîneaux..... un des jeunes proposa tout-à-coup..... nous lui prêterons tour à tour nos pelisses.

sans conseil, trouva dans son cœur la pensée de l'action la plus généreuse et la force de l'exécuter.

Si le récit de ses aventures n'offre point cet intérêt de surprise que peut inspirer un romancier pour des personnages imaginaires, on ne lira peut-être pas sans quelque plaisir la simple histoire de sa vie assez intéressante par elle-même, sans autre ornement que la vérité.

Prascovie Lopouloff était son nom. Son père, d'une famille noble d'Ukraine, naquit en Hongrie, où le hasard des circonstances avait conduit ses parents, et servit quelque temps dans les hussards noirs ; mais il ne tarda pas à les quitter pour venir en Russie, où il se maria. Il reprit ensuite dans sa patrie la carrière des armes, servit longtemps dans les troupes russes et fit plusieurs campagnes contre les Turcs. Il s'était trouvé aux assauts d'Ismail et d'Otchakoff, et avait mérité par sa conduite l'estime de son corps. On ignore la cause de son exil en Sibérie, son procès, ainsi que la révision qu'on en fit dans la suite, ayant été tenus secrets. Quelques personnes ont cependant prétendu qu'il avait été mis en jugement par la malveillance d'un chef, pour cause d'insubordination. Quoi qu'il en soit, à l'époque du voyage de sa fille, il était depuis quatorze ans en Sibérie, relégué à Ischim, village près des frontières du gouvernement de Tobolsk, vivant avec sa famille de la modique rétribution de dix copecks par jour, assignée aux prisonniers qui ne sont pas condamnés aux travaux publics.

La jeune Prascovie contribuait par son travail à la subsistance de ses parents, en aidant les blanchisseuses du village ou les moissonneurs, et prenant part à tous les ouvrages de la campagne dont ses forces lui permettaient de s'occuper : elle rapportait du blé, des œufs ou quelques légumes en paiement. Arrivée en Sibérie dans son enfance, et n'ayant aucune idée d'un meilleur sort, elle se livrait avec joie à ces pénibles travaux, qu'elle avait bien de la peine à supporter. Ses mains délicates semblaient avoir été formées pour d'autres occupations. Sa mère, tout entière aux soins du pauvre ménage, semblait prendre en patience sa déplorable position : mais son père, accoutumé dès sa première jeunesse à la vie active des armées, ne pouvait se résigner à son sort, et s'abandonnait souvent à des accès de désespoir que l'excès même du malheur ne saurait justifier.

Quoiqu'il évitât de laisser voir à Prascovie les chagrins qui le dévoraient, elle avait été plus d'une fois témoin de ses larmes à travers les fentes d'une cloison qui séparait son réduit de la chambre de ses parents, et elle commençait depuis quelque temps à réfléchir sur leur cruelle destinée.

Lopouloff avait adressé depuis plusieurs mois une supplique au gouverneur de la Sibérie, qui n'avait jamais répondu à ses demandes. Un officier passant par Ischim pour des affaires de service, s'était chargé de la dépêche et lui avait promis d'appuyer ses réclamations auprès du gouverneur. Le malheureux exilé en avait conçu quelque espoir ; mais on ne lui en fit pas plus réponse qu'auparavant. Chaque voyageur, chaque courrier venant de Tobolsk (événement bien rare) ajoutait le tourment de l'espérance déçue aux maux dont il était accablé.

Dans un de ces tristes moments, la jeune fille, revenant de la moisson, trouva sa mère baignée de larmes, et fut effrayée de la pâleur et des sombres regards de son père, qui se livrait à tout le délire de la douleur. "Voilà, s'écria-t-elle lorsqu'il la vit paraître, le plus cruel de tous mes malheurs ! voilà l'enfant que Dieu m'a donnée dans sa colère, afin que je souffre doublement de ses maux et des miens, afin que je la voie dépérir lentement sous mes yeux, épuisée par de serviles travaux, et que le titre de père, qui fait le bonheur de tous les hommes, soit pour moi seul le dernier terme de la malediction du ciel !" Prascovie épouvantée se jeta dans ses bras. La mère et la fille parvinrent à le tranquilliser en mêlant leurs larmes aux siennes ; mais cette scène fit la plus grande impression sur l'esprit de la jeune fille. Pour la première fois, ses parents avaient ouvertement parlé devant elle de leur situation désespérée ; pour la première fois, elle put se former une idée de tout le malheur de sa famille.

Ce fut à cette époque, et dans la quinzième année de son âge,

que la première idée d'aller à Saint-Petersbourg demander la grâce de son père lui vint à l'esprit. Elle racontait elle-même qu'un jour cette heureuse pensée se présenta à elle comme un éclair, au moment où elle achevait ses prières, et lui causa un trouble inexprimable. Elle a toujours été persuadée que ce fut une inspiration de la Providence, et cette ferme confiance la soutint dans la suite au milieu des circonstances les plus décourageantes.

Jusqu'alors l'espérance de la liberté n'était point entrée dans son cœur. Ce sentiment nouveau pour elle la remplît d'une grande joie : elle se mit aussitôt en prière ; mais ses idées étaient si confuses, que ne sachant elle-même ce qu'elle voulait demander à Dieu, elle le pria seulement de ne pas la priver du bonheur qu'elle éprouvait et qu'elle ne savait définir. Bientôt cependant le projet d'aller à Saint-Petersbourg se jeter aux pieds de l'empereur et lui demander la grâce de son père se développa dans son esprit et l'occupa désormais uniquement.

Elle avait choisi, dans la lisière d'un bois de bouleaux qui se trouvait près de la maison, une place, favorite où elle se retirait souvent pour faire ses prières ; elle fut plus exacte encore à s'y rendre dans la suite. Là, tout entière à son projet, elle venait prier Dieu, avec toute la ferveur de sa jeune âme, de favoriser son voyage et de lui donner la force et les moyens de l'exécuter. S'abandonnant à cette idée, elle s'oubliait souvent dans le bois, au point de négliger ses occupations ordinaires, ce qui lui attirait des reproches de ses parents. Elle fut longtemps avant d'oser s'ouvrir à eux au sujet de l'entreprise qu'elle méditait. Son courage l'abandonnait chaque fois qu'elle approchait de son père pour commencer cette explication hasardeuse, dont elle prévoyait confusément le peu de succès. Cependant, lorsqu'elle crut avoir suffisamment mûri son projet, elle détermina le jour où elle parlerait, et se proposa fermement de vaincre sa timidité.

À l'époque fixée, Prascovie se rendit de bonne heure au bois, pour demander à Dieu le courage de s'exprimer et l'éloquence nécessaire pour persuader ses parents : elle revint ensuite à la maison, résolue de parler au premier des deux qu'elle rencontrerait. Elle désirait que le hasard lui fit trouver sa mère, dont elle espérait plus de condescendance ; mais en approchant de la maison, elle vit son père assis sur un banc près de la porte et fumant une pipe. Elle vint à lui courageusement, commença l'explication de son projet, et demanda, avec toute la chaleur dont elle fut capable, la permission de partir pour Saint-Petersbourg. Lorsqu'elle eut terminé son discours, son père, qui l'avait écoutée sans l'interrompre et du plus grand sérieux, la prit par la main, et rentrant avec elle dans la chambre où la mère apprêtait le dîner : "Ma femme, s'écria-t-il, bonne nouvelle ! nous avons trouvé un puissant protecteur ! Voilà notre fille qui va partir sur l'heure pour Saint-Petersbourg, et qui veut bien se charger de parler elle-même à l'empereur." Lopouloff raconta plaisamment ensuite tout ce que lui avait dit Prascovie. "Elle ferait mieux, répondit la mère, d'être à son ouvrage que de venir vous conter ces balivernes." La jeune fille était armée d'avance contre la colère de ses parents, mais elle n'eut point de forces contre le persiflage, qui semblait anéantir toutes ses espérances. Elle se mit à pleurer amèrement. Son père, qu'un instant de gaieté avait fait sortir de son caractère, reprit bientôt toute sa sévérité. Tandis qu'il la grondait au sujet de ses larmes, sa mère attendrie l'embrassait en riant. "Allons, lui dit-elle en lui présentant un linge, commence par nettoyer la table pour le dîner ; tu pourras ensuite partir pour Saint-Petersbourg, à ta commodité."

Cette scène était plus faite pour dégoûter Prascovie de ses projets que des reproches ou des mauvais traitements ; cependant l'humiliation qu'elle éprouvait de se voir traiter comme un enfant se dissipa bientôt et ne la découragea point. La glace était rompue : elle revint à la charge à plusieurs reprises, et ses prières furent bientôt si fréquentes et si importunes, que son père, perdant patience, la gronda sérieusement, et lui défendit avec sévérité de lui parler là-dessus davantage. Sa mère, avec plus de douceur, tâcha de lui faire comprendre

qu'elle était trop jeune encore pour songer à une entreprise si difficile.

Depuis lors, trois ans s'écoulèrent sans que Prascovie osât renouveler ses instances à ce sujet. Une longue maladie de sa mère la contraignit de renvoyer son projet à des temps plus favorables ; cependant il ne se passa pas un seul jour sans qu'elle joignit à ses prières ordinaires celle d'obtenir de son père la permission de partir, bien persuadée que Dieu l'exaucerait un jour.

Cet esprit religieux, cette foi vive dans une si jeune personne, doivent paraître d'autant plus extraordinaires qu'elle ne les devait point à l'éducation. Sans être irréligieux, son père s'occupait peu de prières ; et quoique sa mère fût plus exacte à cet égard, elle manquait en général d'instruction, et Prascovie ne devait qu'à elle-même les sentiments qui l'animaient. Pendant ces trois dernières années, sa raison s'était formée ; déjà la jeune fille avait acquis plus de poids dans les conseils de la famille ; elle put, en conséquence, proposer et discuter son projet, que ses parents ne regardaient plus comme un enfantillage, mais qu'ils combattirent avec d'autant plus de force qu'elle leur était devenue plus nécessaire. Les empêchements qu'ils mettaient à son départ étaient de nature à faire impression sur son cœur. Ce n'était plus par des plaisanteries ou par des menaces qu'ils tâchaient de la dissuader, mais par des caresses et par des larmes. "Nous sommes déjà vieux, lui disaient-ils, nous n'avons plus ni fortune ni amis en Russie : aurais-tu le courage d'abandonner dans ce désert des parents dont tu es l'unique consolation, et cela, pour entreprendre seule un voyage périlleux, qui peut te conduire à ta perte et leur coûter la vie, au lieu de leur procurer la liberté ?" A ces raisons Prascovie ne répondait que par des larmes : mais sa volonté n'était point ébranlée, et chaque jour l'affermissait dans sa résolution.

Il se présentait une difficulté d'une autre nature, et plus réelle encore que l'opposition de son père ; elle ne pouvait partir qu'avec un passeport, sans lequel il ne lui était pas même possible de s'éloigner du village. D'autre part, il n'était guère probable que le gouverneur de Tobolsk qui n'avait jamais répondu à leurs lettres consentit à leur accorder cette faveur. Prascovie fut donc forcée de remettre son départ à un autre temps, et toutes ses idées se portèrent sur les moyens d'obtenir un passeport.

Il y avait alors dans le village un prisonnier nommé Neiler, né en Russie et fils d'un tailleur allemand. Cet homme avait été pendant quelque temps domestique d'un étudiant à l'Université de Moscou, et il avait tiré de cette circonstance l'avantage de passer pour un esprit fort à Ischim. Neiler s'imaginait être un incrédule. Cette espèce de folie, jointe au métier plus utile de tailleur qu'il possédait, l'avait fait connaître des habitants et des prisonniers, dont les uns lui faisaient raccommo-der leurs habits, et dont les autres s'amusaient de ses impertinences. Au nombre de ces derniers était Lopouloff, chez lequel il venait quelquefois. Neiler, connaissant l'esprit religieux de la jeune personne, la persiflait au sujet de sa dévotion et l'appelait sainte Prascovie. Celle-ci, le croyant plus habile qu'il n'était, projetait de s'adresser à lui pour en obtenir la supplique qu'elle voulait adresser au gouverneur dans l'espoir que son père n'ayant plus qu'à signer, s'y déciderait plus facilement.

Elle venait un jour d'achever son blanchissage à la rivière, et se disposait à retourner au logis. Avant de partir elle fit, à son ordinaire, plusieurs signes de croix, et se chargea péniblement de son linge mouillé. Neiler, qui passait par hasard, la vit et se moqua d'elle. "Si vous aviez, lui dit-il, fait quelques-unes de ces simagrées de plus, vous auriez opéré un miracle, et votre linge serait tout seul à la maison. Donnez, ajouta-t-il en s'emparant de force du fardeau, je vous ferai voir que les incrédules que vous haïssez si fort, sont aussi de bons gens." Il prit en effet la corbeille et la porta jusqu'au village, Chemin faisant, Prascovie, qui n'avait qu'un désir, celui d'obtenir un passeport, lui parla de la supplique et du service important qu'elle attendait de lui. Malheureusement, le philo-

sophe ne savait pas écrire : il avoua que depuis l'instant où il s'était voué à l'état de tailleur il avait totalement négligé la littérature ; mais il indiqua dans le village un homme qui pourrait remplir son attente. Prascovie revint toute joyeuse, se proposant de mettre à profit ce conseil dès le lendemain. En rentrant chez son père, où se trouvaient quelque personnes, Neiler se vanta hautement du service qu'il avait rendu à sainte Prascovie, en lui épargnant la peine de faire un miracle, et fit d'autres mauvaises plaisanteries de ce genre ; mais il fut bientôt déconcerté par la réponse de la jeune fille. "Comment pourrais-je, lui dit-elle, ne pas mettre toute ma confiance dans la bonté de Dieu ? Je ne l'ai prié qu'un instant au bord de la rivière, et si mon linge n'est pas venu seul, il est du moins venu sans moi et porté par un incrédule. Ainsi le miracle a eu lieu, et je n'en demande pas d'autre à la Providence." A cette réponse, toute la société se mit à rire aux dépens du tailleur, qui se retira très-piqué de l'aventure. On verra dans la suite plusieurs exemples de cette aimable présence d'esprit, qui n'abandonna jamais la jeune fille dans les circonstances les plus embarrassantes.

Le lendemain, elle s'empressa de consulter l'homme qu'on lui avait indiqué : elle apprit de lui que la supplique devait être signée par elle-même. L'écrivain se chargea de la dresser dans les formes requises ; et, lorsqu'elle fut achevée, Lopouloff, après quelque résistance, consentit à ce qu'elle fût expédiée, et profita de l'occasion pour y joindre une nouvelle lettre relative à ses affaires personnelles.

Dès ce moment, les inquiétudes de la jeune personne disparurent, sa santé se raffermi, et ses parents furent charmés de lui voir reprendre sa gaieté naturelle. Cet heureux changement n'avait pas d'autre cause que la certitude où elle était d'obtenir son passeport, et sa confiance sans bornes en la protection de Dieu. Elle allait souvent se promener sur le chemin de Tobolsk, dans l'espérance de voir arriver quelque courrier. Elle passait devant la station de la poste aux chevaux pour parler au vieil invalide qui en avait la direction, et qui distribuait le peu de lettres adressées à Ischim. Mais depuis longtemps elle n'osait lui en demander, parce qu'il lui avait parlé avec brusquerie, et s'était moqué de son projet de voyage qu'il connaissait.

Six mois s'étaient presque écoulés depuis le départ de la supplique, lorsqu'on vint avertir la famille qu'un courrier était à la poste avec des lettres pour quelques personnes, Prascovie y courut aussitôt et fut suivie de ses parents. Lorsque Lopouloff se nomma, le courrier lui remit un paquet cacheté, contenant un passeport pour sa fille, et prit un reçu de lui. Ce fut un moment de joie pour la famille. Dans l'abandon total où ils étaient depuis tant d'années, l'envoi de ce passeport leur parut une espèce de faveur. Cependant il n'y avait dans le paquet aucune réponse du gouverneur aux demandes personnelles de Lopouloff. Pour sa fille, elle était libre, et l'on ne pouvait, sans la plus grande injustice, la retenir en Sibérie contre sa volonté.

Le silence absolu que l'on gardait avec son père était plutôt une confirmation de sa disgrâce qu'une faveur. Cette triste réflexion dissipa bientôt l'impression de plaisir que lui avait fait éprouver la condescendance du gouverneur. Lopouloff s'empara du passeport, et déclara, dans le premier moment d'humeur, qu'il n'avait consenti à le demander que dans la certitude qu'on le lui refuserait, et pour se délivrer des persécutions de sa fille.

Prascovie suivit ses parents à la maison sans rien demander, mais remplie d'espoir et remerciant Dieu le long du chemin d'avoir exaucé l'un de ses vœux. Son père serra le passeport parmi ses hardes, après l'avoir enveloppé soigneusement dans un morceau de linge. Prascovie remarqua cette précaution, qui lui parut de bon augure, car il aurait pu le déchirer ; elle n'attribua le refus de son père qu'à un dessein particulier de la Providence, qui n'avait pas encore marqué l'heure de son départ. Bientôt après, elle se rendit au bois, où elle passa deux heures à prier, se livrant à toute la joie que son ardente imagination lui inspirait, et n'ayant plus aucun doute sur le succès de son entreprise.

Ces détails pourront paraître à quelques personnes puérils et minutie ; mais lorsqu'on verra les projets de cette jeune fille réussir au-delà de ses espérances et de toute probabilité, malgré les obstacles sans nombre qu'elle avait à surmonter, on se convaincra qu'aucun motif humain n'aurait suffi pour la conduire au but qu'elle se proposait, et qu'il fallait pour une telle œuvre cette foi qui transporte les montagnes. Dans tout ce qui lui arrivait, Prascovie voyait toujours le doigt de Dieu. Aussi disait-elle : " J'ai été quelquefois éprouvée, mais jamais trompée dans ma confiance en lui. " Un incident qui eut lieu peu de jours après vint encore ranimer son courage, et contribua peut-être à déterminer ses parents. Sa mère, sans être absolument superstitieuse, s'amusaît parfois à chercher des pronostics de l'avenir dans les plus petits événements de la vie. Sans croire aux jours malheureux, elle évitait cependant d'entreprendre quelque chose le lundi (1), et n'aimait point à voir renverser la salière. Quelquefois elle prenait la Bible, et, l'ouvrant au hasard, elle cherchait dans la première phrase qui lui tombait sous les yeux quelque chose d'analogue à sa situation et dont elle pût tirer un bon augure. Cette manière de consulter le sort est très-usitée en Russie : lorsque la phrase est insignifiante, on recommence, et en tiraillant un peu le sens on finit par lui donner la tournure qu'on désire. Les malheureux s'attachent à tout, et, sans ajouter beaucoup de foi à ces prédictions, ils éprouvent un certain plaisir lorsqu'elles s'accordent avec leurs espérances.

Lopouloff était dans l'usage de lire le soir un chapitre de la Bible à sa famille : il expliquait aux femmes les mots slaves qu'elles ne comprenaient pas, et cette occupation plaisait infiniment à sa fille. A la fin d'une triste soirée, ces trois solitaires étaient auprès d'une table sur laquelle était le livre saint ; la lecture était achevée, et le plus morne silence régnait entre eux, lorsque Prascovie s'adressant à sa mère, sans autre but que celui de renouer la conversation : " Ouvrez, je vous prie, la Bible, lui dit-elle, et cherchez dans la page à droite, la onzième ligne. " Sa mère prit le livre avec empressement et l'ouvrit avec une épingle ; ensuite, comptant les lignes jusqu'à la onzième à droite, elle lut à haute voix les paroles suivantes :

" Or un ange de Dieu appela Agar du ciel et lui dit : Que faites-vous ? ne craignez point. "

L'application de ce passage de l'Écriture sainte était trop facile à faire pour que l'analogie frappante qu'il présentait avec le voyage projeté pût échapper à personne. Prascovie, transportée de joie, prit la Bible et en baisa les pages à plusieurs reprises. " C'est vraiment singulier, " di ait la mère en regardant son mari. Mais celui-ci, ne voulant pas favoriser leur idée à ce sujet, s'éleva fortement contre ces ridicules divinations. " Croyez-vous, disait-il aux deux femmes, que l'on puisse ainsi interroger Dieu en ouvrant un livre avec une épingle, et qu'il daigne répondre à toutes vos folles pensées ? Sans doute, ajouta-t-il en s'adressant à sa fille, un ange ne manquera pas de vous accompagner dans votre extravagant voyage, et de vous donner à boire quand vous aurez soif ! Ne sentez-vous pas quelle est la folie de s'abandonner à de semblables espérances ? "

Prascovie lui répondit quelle était bien loin d'espérer qu'un ange lui apparût pour l'aider dans son entreprise. " Mais cependant, disait-elle, j'espère et crois fermement que mon ange gardien ne m'abandonnera pas, et que mon voyage aura lieu, quand je m'y opposerais moi-même. " Lopouloff était ébranlé par cette persévérance inconcevable ; cependant un mois s'écoula sans qu'il fût question du départ. Prascovie devenait silencieuse et préoccupée : toujours seule dans les bois ou dans son réduit, elle ne donnait plus aucune marque de tendresse à ses parents. Comme elle avait souvent menacé de partir sans passeport, ils commencèrent à craindre sérieuse-

(1) En Russie, le lundi passe pour un jour malheureux parmi le peuple et les personnes superstitieuses. La répugnance pour entreprendre quelque chose, mais surtout un voyage le lundi, est si universelle, que le très-petit nombre de personnes qui ne la partagent pas s'y soumettent par égard pour l'opinion générale et presque religieuse des Russes.

ment qu'elle n'accomplît son projet, et ils prenaient de l'inquiétude lorsqu'elle s'absentait de la maison plus longtemps qu'à l'ordinaire. Il arriva même un jour qu'ils la crurent décidément partie : Prascovie, en revenant de l'église, où elle était allée seule, avait accompagné de jeunes paysannes dans une chaumière voisine et s'y était arrêtée quelques heures. Lorsqu'elle revint à la maison, sa mère l'embrassa toute en larmes. " Tu as bien tardé, lui dit elle. Nous avons cru que tu nous avais quittés pour toujours ! — Vous aurez bientôt ce chagrin, lui répondit sa fille, puisque vous ne voulez pas me livrer le passeport : vous regretterez alors de m'avoir privée de cette ressource et de votre bénédiction. " Elle prononça ces paroles sans répondre aux caresses de sa mère et d'un ton de voix si triste, si altéré, que la bonne mère en fut vivement affectée. Elle lui promit, pour la tranquilliser, de ne plus mettre d'opposition à son départ qui dépendait uniquement de la permission de son père. Prascovie ne la demandait plus ; mais sa profonde tristesse la sollicitait plus éloquemment que n'auraient pu le faire les supplications les plus vives ; Lopouloff lui-même ne savait à quoi se résoudre.

Sa femme le pria un matin d'aller prendre quelques pommes de terre dans un petit jardin qu'il cultivait près de la maison. Immobile et plein de ces tristes idées, il paraissait ne faire aucune attention à cette demande ; enfin, revenant tout à coup à lui : " Allons, dit il comme pour s'encourager, aide toi, je t'aiderai ! " En achevant ces mots, il prit une bêche et se rendit au jardin. Prascovie le suivit. " Sans doute, mon père, il faut s'aider dans le malheur, et j'espère aussi que Dieu m'aidera dans la prière que je viens vous faire, et qu'il touchera votre cœur. Rendez-moi le passeport, cher et malheureux père ! Croyez que c'est la volonté de Dieu. Voulez-vous forcer votre fille à l'horrible malheur de vous désobéir ? " En parlant ainsi, Prascovie embrassait ses genoux et tâchait de lui inspirer la même confiance qui l'animait. La mère survint. Sa fille la conjura de l'aider à fléchir son père ; la bonne femme ne put s'y résoudre. Elle avait eu la force de consentir au départ ; mais elle n'avait point le courage de le demander. Cependant, Lopouloff ne put résister plus longtemps à de si touchantes sollicitations : il savait d'ailleurs sa fille si décidée, qu'il craignait de la voir partir sans passeport. " Que faire avec cette enfant ? s'écria-t-il. Il faudra bien la laisser partir ! " Prascovie, transportée de joie, s'élança au cou de son père. " Soyez sûr, lui disait-elle en l'accablant des plus tendres caresses, que vous ne vous repentirez pas de m'avoir écoutée : j'irai, mon père, oui, j'irai à Saint-Petersbourg ; je me jetterai aux pieds de l'empereur, et cette même Providence qui m'en inspira la pensée et qui a touché votre cœur voudra bien aussi disposer celui de notre grand monarque en notre faveur.

" — Hélas ! lui répondit son père en versant des larmes, crois tu, pauvre enfant, que l'on puisse parler à l'empereur comme tu parles à ton père en Sibérie ? Des sentinelles gardent de toutes parts les avenues de son palais, et tu ne pourras jamais en passer le seuil. Pauvre et mendiant, sans habits, sans recommandation, comment oseras-tu paraître, et qui daignera te présenter ? "

Prascovie sentait la force de ces observations sans en être découragée : un pressentiment secret l'emportait sur tous les raisonnements. " Je conçois les craintes que vous inspire votre tendresse pour moi, répondit elle ; mais que de motifs n'ai-je pas d'espérer ! Réfléchissez, de grâce ! Voyez de combien de faveurs inespérées Dieu m'a déjà comblée, parce que j'avais mis toute ma confiance en lui ! Je ne savais comment avoir un passeport, il a forcé la bouche de l'incrédule à m'indiquer les moyens de l'obtenir ; c'est lui qui a fléchi l'inexorable gouverneur de Tobolsk. Enfin, malgré votre invincible répugnance, ne vous a-t-il pas forcé vous-même à m'accorder la permission de partir ? Soyez donc certain, ajouta-t-elle, que cette Providence qui m'a fait surmonter tant d'obstacles, et qui m'a si visiblement protégée jusqu'ici, saura me conduire aux pieds de notre empereur. Elle mettra dans ma bouche les paroles qui

“doivent le persuader, et votre liberté sera la récompense du consentement que vous m'accordez.”

Dès cet instant, le départ de la jeune fille fut décidé, mais on n'en détermina point encore l'époque précise. Lopouloff espérait tirer quelques secours de ses amis : plusieurs prisonniers avaient des moyens ; quelques-uns même lui avaient fait, en d'autres occasions, des offres que sa discrétion ne lui avait pas permis d'accepter ; mais en cette occasion il se proposait d'en profiter. Il désirait aussi trouver quelque voyageur qui pût accompagner sa fille pendant les premières marches. Il fut trompé dans cette double attente. Cependant Prascovie pressait son départ. Toute la fortune de la famille consistait en un rouble en argent (1) Après avoir vainement tenté d'augmenter cette modique somme, on fixa le jour de la cruelle séparation, d'après le désir de la voyageuse, au 8 septembre, jour d'une fête de la Vierge. Aussitôt que la nouvelle s'en répandit dans le village, toutes leurs connaissances vinrent la voir, poussées par la curiosité plutôt que par un véritable intérêt. Au lieu de l'aider ou de l'encourager dans son entreprise, on désapprouva généralement son père de lui avoir accordé la permission de partir. Ceux qui auraient pu lui donner quelques secours parlèrent de circonstances malheureuses qui empêchent souvent les meilleurs amis de se rendre service au besoin ; et au lieu de l'assistance et des consolations que la famille en attendait, ils ne lui laissèrent en la quittant que de sinistres présages. Cependant deux des plus pauvres et des plus obscurs prisonniers prirent la défense de Prascovie, et l'encouragèrent par leurs conseils. “On a vu, disaient-ils, des choses plus difficiles réussir contre toute espérance. Sans parvenir elle-même jusqu'au souverain, elle trouvera des protecteurs qui parleront pour elle, lorsqu'on la connaîtra et qu'on l'aimera comme nous.” Le 8 septembre, à l'aube du jour, ces deux hommes revinrent pour prendre congé d'elle et pour assister à son départ. Ils la trouvèrent déjà toute disposée pour le grand voyage, et chargée d'un sac qu'elle avait préparé depuis longtemps. Son père lui remit le rouble qu'il lui destinait, mais qu'elle ne voulait point accepter ; elle représentait que cette petite somme ne pouvait pas la conduire jusqu'à Saint-Pétersbourg, tandis qu'elle pouvait leur devenir nécessaire. Un ordre absolu de son père put seul la lui faire accepter. Les deux pauvres exilés voulurent aussi contribuer au petit fonds qu'elle emportait pour le voyage ; l'un offrit trente kopecks en cuivre, et l'autre une pièce de vingt kopecks en argent ; c'était leur subsistance de plusieurs jours. Prascovie refusa leur offre généreuse, mais elle en fut vivement touchée : “Si la Providence, leur dit-elle, accorde jamais quelque faveur à mes parents, j'espère que vous en aurez une part.”

Dans ce moment, les premiers rayons du soleil levant parurent dans la chambre. “L'heure est venue, dit-elle ; il faut nous séparer.” Elle s'assit ainsi que ses parents et les deux amis, comme il est d'usage en Russie en pareille circonstance. Lorsqu'un ami part pour un voyage de long cours, au moment de faire les derniers adieux, le voyageur s'assied ; toutes les personnes présentes doivent l'imiter ; après une minute de repos, pendant laquelle on parle du temps et de choses indifférentes, on se lève, et les pleurs et les embrassements commencent.

Cette cérémonie, qui au premier coup d'œil paraît insignifiante, a cependant quelque chose d'intéressant. Avant de se séparer pour longtemps, peut-être pour toujours, on se repose encore quelques moments ensemble, comme si l'on voulait tromper la destinée et lui dérober cette courte jouissance.

Prascovie reçut à genoux la bénédiction de ses parents, et, s'arrachant courageusement de leurs bras, quitta pour toujours la chaumière qui lui avait servi de prison depuis son enfance. Les deux exilés l'accompagnèrent pendant la première verste (2). Le père et la mère, immobiles sur le seuil de la porte, la suivirent longtemps des yeux, voulant lui donner de loin

un dernier adieu ; mais la jeune fille ne regarda plus en arrière, et disparut bientôt dans l'éloignement.

Lopouloff et sa femme rentrèrent alors dans leur triste demeure, qui désormais allait leur paraître bien déserte. Les malheureux vécurent encore plus isolés qu'auparavant : les autres habitants d'Ischim accusaient le père d'avoir lui-même poussé sa fille à cette imprudente entreprise, et le tournaient en ridicule à ce sujet. On se moquait surtout de deux prisonniers, qui, dans leur simplicité, n'avaient pas caché la promesse que Prascovie leur avait faite de s'intéresser à eux, et on les félicitait d'avance sur leur bonne fortune.

Laissons maintenant cette région de peines et suivons notre intéressante voyageuse. Lorsque les deux amis qui l'avaient accompagnée la quittèrent, elle avait trouvé plusieurs jeunes filles qui faisaient la même route qu'elle jusqu'au village voisin, éloigné d'Ischim d'environ vingt-cinq verstes. Chemin faisant, elles furent accostées par une bande de jeunes paysans dont quelques uns étaient à moitié ivres ; ils descendirent de cheval sous prétexte de les accompagner : c'était à l'entrée d'un grand bois. Les voyageuses alarmées ne voulurent point s'y acheminer avec eux : elles avaient quelques provisions, et s'assirent au bord du chemin pour se restaurer, en priant les villageois de continuer leur route ; mais ils s'assirent avec elles, en déclarant vouloir partager leur déjeuner, et les accompagner ensuite jusqu'au village. Dans cette perplexité. Prascovie, pour éloigner ces importuns, crut pouvoir employer une petite ruse, qui lui réussit : “Nous irions volontiers avec vous, leur dit-elle ; mais nous devons attendre ici mes frères, qui nous amènent des chariots pour nous transporter.” Les jeunes gens virent en effet dans l'éloignement deux chariots que Prascovie avait aperçus avant eux ; bientôt après ils remontèrent à cheval et disparurent. “C'était un petit mensonge, disait-elle en racontant sa première aventure ; mais il ne m'a pas porté malheur.” Elle parvint heureusement au village où elle devait s'arrêter, et logea chez un paysan de sa connaissance, qui la traita fort bien.

Le lendemain, à son réveil, la fatigue de la première marche qu'elle eût jamais faite se faisait vivement sentir. En sortant de l'isba (1) où elle avait passé la nuit, elle eut un moment d'effroi lorsqu'elle se vit toute seule. L'histoire d'Agar dans le désert lui revint à la mémoire et lui rendit son courage. Elle fit le signe de la croix, et s'achemina en se recommandant à son ange gardien. Après avoir dépassé quelques maisons, elle aperçut l'enseigne de l'aigle sur le cabaret du village devant lequel elle avait passé la veille, ce qui lui fit juger qu'au lieu d'avoir pris le chemin de Pétersbourg, elle revenait sur ses pas. Elle s'arrêta pour s'orienter, et vit son hôte qui souriait sur le pas de sa porte. “Si vous voyagez de cette manière, s'écria-t-il, vous n'irez pas loin, et vous feriez peut-être mieux de retourner chez vous.”

Cet accident lui arriva quelquefois dans la suite ; et lorsque dans son indécision, elle demandait le chemin de Pétersbourg, à l'extrême distance où elle se trouvait de cette ville, on se moquait d'elle, ce qui la jetait dans un grand embarras. Prascovie, n'ayant aucune idée de la géographie du pays qu'elle avait à parcourir, s'étant imaginé que la ville de Kiev, fameuse dans la religion du pays, et dont sa mère lui avait souvent parlé, se trouvait sur le chemin de Pétersbourg : elle avait le projet d'y faire ses dévotions en passant, et s'y promettait d'y prendre un jour le voile, si son entreprise réussissait.

Dans la fausse idée qu'elle s'était formée de la situation de cette ville, voyant qu'on souriait lorsqu'elle demandait le chemin de Pétersbourg, elle demandait aux passants celui de Kiev, ce qui lui réussissait plus mal encore.

Une fois, entre autres, se trouvant indécise sur le choix de

(1) Maison de paysan, ordinairement composée d'une seule chambre dont un énorme poêle occupe une bonne partie. Quoique l'isba réponde à peu près au mot de *chaumière*, il n'en traîne point cependant l'idée de misère.

(1) Valeur d'environ 4 francs.

(2) Un peu moins d'un mille.

plusieurs chemins qui se croisaient, elle attendit un kibick qui s'approchait, et pria les voyageurs de lui indiquer celui de ces chemins qui conduisait à Kiew. Ils crurent qu'elle plaisantait. "Prenez, lui dirent-ils en riant, celui que vous voudrez; ils conduisent tous également à Paris et à Rome." Elle prit celui du milieu, qui se trouva heureusement être le sien. Elle ne pouvait donner aucun détail exact sur la route qu'elle avait tenue, ni sur le nom des villages par lesquels elle avait passé, et qui se confondaient dans sa mémoire. Lorsqu'elle arrivait dans un hameau peu considérable, elle était ordinairement bien accueillie par les maîtres de la première maison où elle demandait l'hospitalité; mais dans les gros villages, et lorsque les maisons avaient une bonne apparence, elle avait presque toujours de la peine à trouver un asile: on la prenait souvent pour une aventurière de mauvaises mœurs, et ce soupçon si injuste lui donna de grands désagréments pendant son voyage.

Quelques marches avant d'arriver à Kamoiticheff, un violent orage la surprit en chemin comme elle achevait avec peine une des plus longues journées qu'elle eût encore faites. Elle redoubla de vitesse pour atteindre les premières habitations, qu'elle ne croyait pas être fort éloignées; mais un tourbillon de vent ayant renversé un arbre devant elle, la frayeur lui fit chercher un refuge dans un bois voisin. Elle se plaça sous un sapin entouré de hauts buissons, pour se préserver de la violence du vent. La tempête dura toute la nuit; la jeune fille la passa sans abri dans ce lieu désert, exposée aux torrents de la pluie, qui ne cessa que vers le matin. Lorsque l'aube parut, elle se traîna jusqu'au chemin, exténuée de froid et de faim, pour continuer sa route. Heureusement un paysan qui passait eut pitié d'elle et lui offrit une place sur son chariot. Vers les huit heures du matin, elle arriva dans un grand village. Le paysan, qui ne devait pas s'y arrêter, la déposa au milieu de la rue et continua sa route. Prascovie pressentait qu'elle serait mal reçue: les maisons avaient une bonne apparence. Cependant, pressée par la fatigue et la faim, elle s'approcha de la fenêtre basse auprès de laquelle une femme de quarante à cinquante ans triait des pois, et la pria de la recevoir chez elle. La villageoise, après l'avoir examinée quelques instants d'un air de mépris, la renvoya durement.

En descendant du chariot qui l'avait amenée, Prascovie était tombée dans la boue, et ses habits en étaient couverts. La cruelle nuit qu'elle venait de passer dans la forêt, ainsi que le manque de nourriture, avaient sans doute altéré ses traits, et lui donnait un aspect défavorable. La malheureuse fut rejetée de toutes les maisons où elle se présenta. Une méchante femme, à la porte de laquelle, vaincue par la fatigue, elle s'était assise, et qu'elle conjurait de la recevoir, la força par des menaces de s'éloigner, en lui disant qu'elle ne recevait pas chez elle ni les voleurs ni les coureuses. La jeune fille, voyant une église devant elle, s'y achemina tristement. "Du moins, se disait-elle, on ne m'en chassera pas." La porte s'en trouva fermée; elle s'assit sur les marches qui y conduisaient. Des petits garçons qui l'avaient suivie, et qui s'étaient attroupés autour d'elle lorsque la femme la maltraitait, continuèrent à l'insulter et à la traiter de voleuse. Elle demeura deux heures dans cette situation pénible, se mourant de froid, d'inanition, priant Dieu de l'assister et de lui donner la force de supporter cette épreuve.

Cependant une femme s'approcha pour l'interroger. Prascovie raconta l'affreuse nuit qu'elle avait passée dans le bois; d'autres paysans s'arrêtèrent pour l'entendre. Le starost (1) du village examina son passeport, et déclara qu'il était en règle: alors la bonne femme attendrie lui offrit sa maison; lorsque la voyageuse voulut se soulever, ses membres étaient tellement engourdis qu'on fut obligé de la soutenir. Elle avait perdu un de ses souliers, elle montra son pied nu et ses jambes enflées. Une pitié générale succéda bientôt aux indignes soupçons qui l'avaient fait maltraiter. On la plaça sur un chariot; et les mêmes enfants qui l'avaient insultée quel-

ques moments auparavant s'empressèrent de la traîner, et la conduisirent ainsi chez la villageoise, qui la reçut avec beaucoup d'amitié, et chez laquelle elle passa plusieurs jours. Pendant ce temps de repos, un paysan-charitable lui fit une paire de bottines; enfin lorsqu'elle eut recouvré sa santé et ses forces elle prit congé de la bonne femme, et continua son voyage, qu'elle poursuivit jusqu'à l'hiver, s'arrêtant plus ou moins dans différents villages, selon que la fatigue l'y obligeait et d'après l'accueil qu'elle recevait des habitants. Elle tâchait, pendant le séjour qu'elle y faisait, de se rendre utile, en balayant la maison, en lavant le linge ou en cousant pour ses hôtes. Elle ne contait son histoire que lorsqu'elle était déjà reçue et établie dans la maison. Elle avait remarqué que lorsqu'elle voulait se faire connaître au premier abord, on ne la croyait pas et qu'on la prenait pour une aventurière. En effet, les hommes sont généralement disposés à se roidir, lorsqu'ils aperçoivent qu'on veut les gagner. Il faut les toucher sans qu'ils s'en doutent, et ils accordent plus volontiers leur pitié que leur estime. Prascovie commençait donc par demander un peu de pain; puis elle parlait de la fatigue dont elle était accablée, pour obtenir l'hospitalité; enfin, lorsqu'elle était établie chez ses hôtes, elle disait son nom et racontait son histoire. C'est ainsi que, dans son pénible voyage, elle faisait peu à peu le cruel apprentissage du cœur humain.

Souvent des personnes qui l'avaient rejetée, la voyant s'éloigner en pleurant, la rappelaient et la traitaient fort bien. Les mendiants accoutumés au refus y paraissent peu sensibles; mais Prascovie, quoique placée par le sort dans une situation déplorable, n'avait point encore été, avant son voyage, dans le cas d'implorer la pitié, et, malgré toute sa force d'âme et sa résignation, elle était navrée des refus, surtout lorsqu'ils provenaient de la mauvaise opinion que l'on prenait d'elle.

Le bon effet qu'avait produit, dans la circonstance dont nous venons de parler, l'exhibition de son passeport, l'engagea, dans la suite, à le montrer lorsqu'elle désirait obtenir plus de faveur de ses hôtes: elle y était qualifiée de fille de capitaine, ce qui lui fut utile en plusieurs occasions. Cependant elle avouait que le malheur d'être repoussée lui était arrivé rarement, tandis que les traitements d'humanité et de bienveillance qu'elle avait éprouvés étaient innombrables: "On s'imagine, disait-elle dans la suite, que mon voyage a été bien désastreux, parce que je ne raconte que les peines et les embarras dans lesquels je me suis trouvée, et que je ne dis rien des bons gîtes que j'ai rencontrés, et dont personne ne désire savoir l'histoire."

Parmi les situations pénibles de son voyage, il en est une dans laquelle la jeune fille crut sa vie menacée, et qui mérite d'être connue par sa singularité.

Elle marchait, un soir, le long des maisons d'un village, pour chercher un logement, lorsqu'un paysan qui venait de lui refuser très-durement l'hospitalité la suivit et la rappela. C'était un homme âgé, de très-mauvaise mine. Prascovie hésita si elle accepterait son offre, et se laissa cependant conduire chez lui, craignant de ne pas obtenir un autre gîte. Elle ne trouva dans l'isba qu'une femme âgée, et dont l'aspect était encore plus sinistre que celui de son conducteur. Ce dernier ferma soigneusement la porte et poussa les guichets des fenêtres. En la recevant dans leur maison, ces deux personnes lui firent peu d'accueil: elles avaient un air si étrange, que Prascovie éprouvait une certaine crainte, et se repentait de s'être arrêté chez elles. On la fit asseoir. L'isba n'était éclairé que par des esquilles de sapin enflammées, plantées dans un trou de la muraille, et qu'on remplaçait souvent lorsqu'elles étaient consumées. A la clarté lugubre de cette flamme, lorsqu'elle se hasardait à lever les yeux, elle voyait ceux de ses hôtes fixés sur elle. Enfin, après quelques minutes de silence: "D'où venez-vous?" lui demanda la vieille.

"— Je viens d'Ischim, et je vais à Pétersbourg.

"— Oh! oh! vous avez donc beaucoup d'argent pour entreprendre un si grand voyage?"

(1) Starost, de l'adjectif *starost*, vieux ou ancien, indique en Russie une onction analogue à celle du maire.

— Il ne me reste que quatre-vingts kopecks en cuivre, répondit la voyageuse intimidée.

— Tu mens ! s'écria la vieille ; oui, tu mens ! On ne se met point en route pour aller si loin avec si peu d'argent ! La jeune fille avait beau protester que c'était là tout son avoir, on ne la croyait pas. La femme ricanait avec son mari. De Tobolsk à Pétersbourg avec quatre-vingts kopecks, disait-elle ; c'est probable, vraiment ! La malheureuse fille, outragée et tremblante, retenait ses larmes, et pria Dieu tout bas de la secourir. On lui donna cependant quelques pommes de terre, et dès qu'elle les eut mangées, son hôtesse lui conseilla de s'aller coucher. Prascovie, qui commençait fortement à soupçonner ses hôtes d'être des voleurs, aurait volontiers donné le reste de son argent pour être délivrée de leurs mains. Elle se déshabilla en partie avant de monter sur le poêle où elle devait passer la nuit (1), laissant en bas, à leur portée, ses poches et son sac, afin de leur donner la facilité de compter son argent, et pour s'épargner la honte d'être fouillée.

Dès qu'ils la crurent endormie, ils commencèrent leurs recherches. Prascovie écoutait avec anxiété leur conversation : "Elle a encore de l'argent sur elle, disaient-ils, elle a sûrement des assignations (2). J'ai vu, ajouta la vieille, un cordon passé à son cou, auquel pend un petit sac ; c'est là où est l'argent." C'était un petit sac de toile cirée, contenant son passeport, qu'elle ne quittait jamais. Ils se mirent à parler plus bas, et les mots qu'elle entendait de temps en temps n'étaient pas faits pour la rassurer. "Personne ne l'a vue entrer chez nous, disaient les misérables ; on ne se doute pas même qu'elle soit dans le village." Ils parlèrent encore plus bas. Après quelques instants de silence, et lorsque son imagination lui peignait les plus grands malheurs, la jeune fille vit tout à coup paraître auprès d'elle la tête de l'horrible vieille qui grimpait sur le poêle. Tout son sang se glaça dans ses veines. Elle la conjura de lui laisser la vie, l'assurant de nouveau qu'elle n'avait point d'argent ; mais l'inexorable visiteuse, sans lui répondre, se mit à chercher dans ses habits, dans ses bottines, qu'elle lui fit ôter. L'homme apporta la lumière : on examina le sac du passeport, on lui fit ouvrir les mains ; enfin, le vieux couple, voyant ses recherches inutiles, descendit et laissa notre voyageuse plus morte que vive.

Cette scène effrayante, et plus encore la crainte de la voir se renouveler, la tinrent longtemps éveillée. Cependant, lorsqu'elle reconnut à leur respiration bruyante que ses hôtes s'étaient endormis, elle se tranquillisa peu à peu, et, la fatigue l'emportant sur la frayeur, elle s'endormit elle-même profondément. Il était grand jour lorsque la vieille la réveilla. Elle descendit du poêle, et fut tout étonnée de lui trouver, ainsi qu'à son mari, un air plus naturel et plus affable. Elle voulait partir ; ils la retinrent pour lui donner à manger. La vieille en fit aussitôt les préparatifs avec beaucoup plus d'empressement que la veille. Elle prit la fourche et retira du poêle le pot au stchi (3), dont elle lui servit une bonne portion ; pendant ce temps, le mari soulevait une trappe du plancher sous lequel était le seau du kvas (4), et lui en servit une pleine cruche. Un peu rassurée par ce bon traitement, elle répondit avec sincérité à leurs questions, et raconta une partie de son histoire. Ils eurent l'air d'y prendre intérêt, et, voulant justifier leur conduite précédente, ils l'assurèrent qu'ils n'avaient voulu savoir si elle avait de l'argent que parce qu'ils l'avaient mal à propos soupçonnée d'être une voleuse ; mais qu'elle pourrait voir, en comptant sa petite somme, qu'ils étaient bien loin eux-mêmes d'être des voleurs. Enfin Pras-

covie prit congé d'eux, ne sachant trop si elle leur devait dès remerciements, mais se trouvant fort heureuse d'être hors de la maison.

Lorsqu'elle eut fait quelques verstes hors du village, elle eut la curiosité de compter son argent. Le lecteur sera sans doute aussi surpris qu'elle le fut elle-même en apprenant qu'au lieu de quatre-vingts kopecks qu'elle croyait avoir, elle en trouva cent vingt. Les hôtes en avaient ajouté quarante.

Prascovie aimait à redire cette aventure, comme une preuve évidente de la protection de Dieu, qui avait changé tout à coup le cœur de ces malhonnêtes gens. Quelque temps après elle courut un danger d'une autre espèce et qui l'effraya beaucoup. Comme elle avait un jour une longue traite à faire, elle partit à deux heures du matin de la station où elle avait couché. Au moment de sortir du village, elle fut attaquée par une troupe de chiens qui l'entourèrent. Elle se mit à courir, en se défendant avec son bâton, ce qui ne fit qu'augmenter leur rage. Un de ces animaux saisit le bas de sa robe et la déchira. Elle se jeta à terre en se recommandant à Dieu. Elle sentit même avec horreur un des plus obstinés appuyer son nez froid sur son cou pour le flairer. "Je pensais, disait-elle, que celui qui m'avait sauvée de l'orage et des voleurs me préserverait aussi de ce nouveau danger." Les chiens ne lui firent aucun mal ; un paysan qui passait les dispersa.

La saison avançait : Prascovie fut retenue près de huit jours dans un village par la neige, qui était tombée en si grande abondance, que les chemins étaient impraticables aux piétons. Lorsqu'ils furent suffisamment battus par les traîneaux, elle se disposait courageusement à continuer sa route à pied : mais les paysans chez lesquels elle avait logé l'en dissuadèrent et lui en firent voir le danger. Cette manière de voyager devient alors impossible aux hommes même les plus robustes, qui périraient infailliblement égarés dans ces déserts glacés, lorsque le vent chasse la neige et fait disparaître les chemins.

Son bonheur amena dans ce village un convoi de traîneaux qui conduisaient des provisions à Ekatherinembourg pour des fêtes de Noël. Les conducteurs lui donnèrent une place sur un de leurs traîneaux. Cependant, malgré les soins que ces braves gens prenaient d'elle, ses habits n'étant pas assortis à la saison, elle avait bien de la peine à supporter la rigueur de l'hiver, enveloppée dans une des nattes destinées à couvrir les marchandises. Le froid devint si violent pendant la quatrième journée, que, lorsque le convoi s'arrêta, la voyageuse, transie, n'eut pas la force de descendre du traîneau. On la transporta dans le kharstma (1), auberge isolée à plus de trente verstes de toute habitation, et où se trouvait la station de la poste aux chevaux. Les paysans s'aperçurent qu'elle avait une joue gelée, et la lui frottèrent avec de la neige, en prenant le plus grand soin d'elle ; mais ils refusèrent absolument de la conduire plus loin, et lui représentèrent qu'elle courrait le plus grand danger en s'exposant à voyager sans pelisse par un froid si vif, et qui ne manquerait pas d'augmenter encore. La jeune fille se mit à pleurer amèrement, prévoyant qu'elle ne trouverait plus une occasion aussi favorable et d'aussi bonnes gens pour la conduire. D'autre part, les maîtres du kharstma, ne paraissant pas du tout disposés à la garder, et voulurent à toute force qu'elle partit avec ceux qui l'avaient amenée. Dans cette position embarrassante, se voyant déçue de l'espoir qu'elle avait d'aller jusqu'à Ekatherinembourg en sûreté, elle s'abandonnait dans un coin de la chambre à toute la vivacité de sa douleur.

Ses conducteurs furent touchés de sa situation ; ils se cotifièrent pour lui acheter une pelisse de mouton, qui dans le pays ne coûte que cinq roubles ; malheureusement il ne s'en trouva point à vendre : aucun des habitants de cette ville isolée ne voulut faire le sacrifice de la sienne, parce qu'il était difficile de la remplacer. Les paysans offrirent jusqu'à sept roubles à une fille de l'auberge, qui les refusa. Dans cette

(1) Les poêles russes sont très-grands, et les paysans, n'ayant point de lit dans ce pays, couchent tout habillés, soit sur les bancs qui règnent dans toute l'enceinte de leur cabane, soit sur le poêle, qui est la place la plus spacieuse et en même temps la plus chaude.

(2) Les monnaies d'or et d'argent étant très-rarees en Russie, on ne se sert ordinairement que de la monnaie de cuivre ou kopecks, dont 100 font un rouble en papier, et d'assignations. Ces assignations sont des billets de 5, 10, 25, 50 et 100 roubles, qui, avec les kopecks, sont les seuls signes monétaires d'un usage habituel.

(3) Soupe russe faite avec des choux aigres et de la viande salée.

(4) Petite bière faite avec de la farine de seigle.

(1) Les kharstma sont de grands hangars couverts où s'arrêtent les voyageurs, comme dans les caravansérails de l'Orient et les ventas d'Espagne : excepté le toit, on n'y trouve que ce qu'on y apporte.

perplexité, un des plus jeunes conducteurs proposa tout à coup un expédient des plus singuliers, et qui permit à Prascovie de profiter de leur bonne volonté. " Nous lui prêterons, dit-il, tour à tour nos pelisses, ou bien elle prendra la mienne une fois pour toutes, et nous changerons entre nous à chaque verste." Ils y consentirent tous avec plaisir. On fit aussitôt le calcul de la distance et du nombre de fois que les pelisses devaient être changées. Les paysans russes veulent savoir leur compte, et se laissent difficilement tromper. La voyageuse fut placée sur un traîneau bien enveloppée dans sa pelisse. Le jeune homme qui la lui avait cédée se couvrit avec la natte dont elle s'était servie jusqu'alors, et, s'asseyant sur ses pieds, se mit à chanter à tue-tête et ouvrit la marche. L'échange des pelisses se fit exactement à chaque poteau des verstes, et le convoi parvint très-heureusement et très-vite à Ekatherinembourg.

Pendant toute la route, Prascovie ne cessa de prier Dieu pour que la santé de ses conducteurs ne souffrit pas de leur bonne action.

En arrivant à Ekatherinembourg, Prascovie logea dans la même auberge que ses conducteurs. L'hôtesse, apprenant de ces derniers une partie des aventures de la jeune fille, et jugeant, d'après leur récit, qu'elle était sans argent, lui fit aussitôt l'énumération des personnes de la ville qui passaient pour être les plus généreuses, et lui conseilla de s'adresser à elles pour obtenir leur protection, et les secours nécessaires pour le long voyage qu'elle avait à faire. Elle loua beaucoup, entre autres, une dame Milin, du caractère le plus obligeant, qui faisait beaucoup de bien aux pauvres, et dont la bonté était connue de toute la ville. Les gens de l'auberge confirmèrent la vérité de ce portrait. Lors même que la voyageuse n'aurait pas compris l'intention de l'hôtesse, elle aurait été forcée de chercher un autre gîte. L'auberge était ce qu'on appelle en russe *postoiâleroi dvor* (maison de repos) (1). Elles sont ordinairement formées d'un vaste hangar pour les chevaux, qui n'a que le toit pour couverture, et dans l'angle duquel est une serre chaude qui en occupe la quatrième partie. Les voyageurs s'arrangent comme ils peuvent dans cette pièce unique, dont le plancher sert de lit à ceux qui ne peuvent avoir de place sur le poêle. Le lendemain, Prascovie sortit assez de bonne heure, dans l'intention de se rendre chez madame Milin ; mais, suivant son habitude, elle commença par aller à l'église, où se trouvait plus de monde qu'elle n'en avait jamais vu rassemblé. C'était un dimanche. La ferveur qu'elle mit à ses prières la fit, autant remarquer que le sac et le costume qu'elle portait, et qui annonçait une étrangère voyageuse. Au sortir de l'église, une dame lui demanda qui elle était. Prascovie satisfait à sa demande en quelques mots, et, se disposant bientôt à la quitter, lui fit part de l'intention où elle était d'aller demander l'hospitalité à madame Milin, dont tout le monde lui avait appris la bienfaisance et l'humanité. Elle parlait à madame Milin elle-même, qui entendait ainsi son éloge d'une manière qui ne pouvait lui être suspecte de flatterie. Cette bonne dame, avant de se faire connaître à la voyageuse, voulut s'amuser un instant de son embarras. " Cette dame Milin, dit-elle, qu'on vous vante tant, n'est pas aussi bienfaisante que vous l'imaginez. Si vous voulez m'en croire et venir avec moi, je vous procurerai un bien meilleur gîte."

D'après tout le bien qu'on lui avait dit de madame Milin à l'auberge, Prascovie prit une mauvaise idée de sa nouvelle connaissance ; elle la suivit sans oser refuser et sans accepter sa proposition. " Au reste, lui dit madame Milin, voyant qu'elle ralentissait le pas, si vous tenez fort à vous rendre chez cette dame, voici sa maison à deux pas d'ici : entrons chez elle, vous verrez comment vous y serez reçue ; mais promettez-moi que si l'on ne vous y retient pas, vous viendrez avec moi." Prascovie, sans répondre, entra dans la maison, et s'adressant aux femmes de madame Milin, leur demanda si

(1) Le *postoiâleroi dvor* est la dénomination que prennent les auberges dans les lieux habités, tandis qu'elles s'appellent plus modestement *kharkistma* lorsqu'elles sont isolées sur les grandes routes

leur maîtresse était chez elle. Les femmes, étonnées de cette question faite en présence de leur maîtresse elle-même, ne répondirent rien. " Puis-je voir madame Milin ? répéta la voyageuse. — Mais, dit enfin une des femmes, la voilà ! " Prascovie, en se retournant, vit madame Milin qui ouvrait les bras pour la recevoir. " Oh ! je savais bien que madame Milin ne pouvait pas être une méchante femme," dit la jeune fille en lui baisant les mains. Cette petite scène fit le plus grand plaisir à sa bienfaitrice.

Elle envoya chercher son amie, madame G***, aussi bonne et aussi charitable qu'elle, pour lui recommander la jeune voyageuse, et pour aviser ensemble aux moyens de lui être utile. Après le déjeuner, et lorsque Prascovie se fut un peu familiarisée avec ses nouvelles protectrices, elle raconta dans le plus grand détail l'histoire malheureuse de ses parents, et ne leur cacha pas le projet extraordinaire qu'elle avait formé d'aller à Saint-Petersbourg demander la grâce de son père.

Madame Milin, sans trop croire au succès de son entreprise, ne l'en détourna pas ; mais les deux dames résolurent de la retenir jusqu'au printemps. Le froid était devenu excessif. La voyageuse elle-même voyait l'impossibilité de continuer sa route pendant la rigueur de la saison ; et les dames qui voulaient la garder, ne lui parlèrent point encore de ce qu'elles avaient le pouvoir de faire, et de ce qu'elles firent en effet plus tard, pour l'aider dans son entreprise.

Prascovie se trouvait bien heureuse chez elles. Les caresses et la noble familiarité de ces personnes distinguées avaient un charme tout nouveau pour elle ; aussi le souvenir du temps fortuné qu'elle passa dans leur société ne sortait point de sa pensée. Lorsque dans la suite elle racontait cette partie de son histoire, le nom chéri de madame Milin amenait toujours dans ses yeux des larmes de reconnaissance.

Cependant sa santé se trouvait ébranlée : la nuit désastreuse qu'elle avait passée dans la forêt lui avait laissé un rhume violent que les grands froids n'avaient fait qu'augmenter. Elle profita de son séjour à Ekatherinembourg pour se soigner, et surtout pour apprendre à lire et à écrire. Cette circonstance de sa vie donnerait une bien mauvaise idée de ses parents, pour avoir négligé jusqu'à ce point l'éducation de leur unique enfant, si la pensée d'un exil éternel ne leur avait peut-être fait envisager comme inutile, ou même dangereuse, toute instruction pour leur fille, destinée en apparence à vivre dans les dernières classes de la société. Cette profonde ignorance, et l'abandon total dans lequel elle avait vécu jusqu'alors, rendent plus extraordinaire encore l'essor généreux de son âme. Quoi qu'il en soit, Prascovie, occupée en Sibérie des travaux domestiques, avait absolument oublié le peu de lecture qu'elle avait apprise dans sa première enfance. Elle se mit à l'étude avec toute l'ardeur et la force de son caractère, et fut en quelques mois en état de comprendre un livre de prières que lui avaient donné ses protectrices : l'on était souvent obligé de l'arracher de cette occupation. Le plaisir qu'elle éprouvait, en trouvant dans ces prières les sentiments naturels de son cœur développés et exprimés d'une manière si claire et si touchante, lui faisait désirer vivement l'instruction. " Combien les gens du monde sont heureux ! disait-elle ; comme ils doivent prier Dieu de bon cœur, étant si bien instruits de leur religion, avec tant de moyens d'exprimer leur dévotion, et tant de sujets de reconnaissance envers la Providence pour les faveurs dont elle les a comblés ! "

Madame Milin souriait à ces réflexions de la jeune fille ; mais elle pensait que rien ne devait être impossible à une piété si vraie, à des prières si ardentes. Cette pensée persuada, plus que toute autre chose, les deux charitables dames qu'il fallait la favoriser dans ses projets, et l'abandonner à la Providence, qui semblait la protéger si visiblement. Madame Milin et son amie n'avaient rien négligé, jusqu'alors pour la dissuader, et lui avaient fait les offres les plus obligeantes, les plus avantageuses, pour la retenir auprès d'elles ; mais rien n'avait pu l'ébranler. Elle se reprochait même le bien-être et le bonheur dont elle jouissait à Ekatherinembourg. " Que fait mon père maintenant, tout seul dans le désert, tandis que

sa fille s'oublie ici au milieu de toutes les douceurs de la vie ?" Telle était la question que ne cessait de s'adresser Prascovie. Ces dames se décidèrent donc à lui donner les moyens de continuer sa route. Au retour du printemps, madame Milin, après avoir pourvu à tout ce dont elle pouvait avoir besoin, arrêta pour elle une place sur un bateau de transport : elle la mit sous la garde d'un homme qui se rendait à Nijeni pour des affaires de commerce, et qui était habitué à ce voyage difficile.

Avant de passer les monts Ourals, qui séparent Ékatherinembourg de Nijeni, on s'embarque sur les rivières qui sortent de ces mêmes montagnes et qui se portent vers le nord. On voyage par eau jusque dans le Tobol, que l'on quitte ensuite pour s'approcher des montagnes.

Le passage n'est ni bien haut ni très difficile. Lorsqu'on l'a franchi, l'on s'embarque de nouveau sur les eaux qui descendent dans le Volga. Prascovie, n'ayant pas les moyens de se procurer une voiture et de voyager en poste, profita d'une des nombreuses embarcations qui portent en Russie le fer et le sel par la Tchousova et la Rhama.

Son conducteur lui épargna tous les embarras de ce long voyage, qu'elle n'aurait pu faire seule sans courir de grands dangers ; mais son malheur voulut que cet homme tombât malade en traversant les défilés, et fût contraint de s'arrêter dans un petit village sur les bords de la Kama : elle fut donc encore livrée à elle-même et privée de tout appui. Elle fit heureusement le trajet jusqu'à l'embouchure de la Kama dans le Volga. Depuis ce lieu, le bateau, remontant le fleuve, était tiré par des chevaux. La voyageuse éprouva dans ce dernier trajet un accident qui lui fit courir les plus grands dangers. Pendant un de ces violents orages qui sont très-fréquents dans ces contrées, les bateliers, voulant éloigner la barque du rivage, poussèrent avec force une grande rame, qui servait de gouvernail, du côté où plusieurs personnes étaient assises sur le bord du bateau, et n'eurent plus le temps de la retirer : trois passagers au nombre desquels était Prascovie, furent renversés dans le fleuve. On les retira aussitôt, et la jeune fille ne fut point blessée ; mais la honte qu'elle éprouvait de changer de vêtement devant tout le monde fit qu'elle les laissa sécher sur elle : un violent rhume fut la suite de cet accident, qui eut une influence malheureuse sur sa santé.

Les dames d'Ekaterinembourg, qui avaient chargé son conducteur de faire les arrangements nécessaires pour la continuation de son voyage depuis Nijeni, ne l'avaient recommandée à personne dans cette ville, où Prascovie n'avait pas l'intention de s'arrêter : elle se trouva donc, à son arrivée, sans connaissance et sans protection. Les bateliers la déposèrent sur le bord du fleuve avec son petit équipage, qui était devenu plus volumineux par les soins de madame Milin.

En face du pont où l'on débarque ordinairement sur le Volga, se trouvent une église et un couvent de religieuses situés sur une éminence. Elle s'y achemina pour faire ses prières accoutumées, se proposant d'aller ensuite chercher un gîte quelque part dans la ville.

En entrant dans l'église qui lui parut déserte, elle entendit, au travers de la grille, les chants des religieuses qui achevaient leurs prières du soir, et regarda cette circonstance comme de bon augure. "Un jour, se disait-elle, si Dieu favorise mes vœux, je serai de même cachée sous le voile, n'ayant plus d'autre occupation que celle de remercier la Providence de ses faveurs."

Lorsqu'elle sortit de l'église, le soleil se couchait : elle s'arrêta quelque temps sous la porte, frappée de la belle vue qui se présentait à ses regards. La ville de Nijeni Novogorod, située au confluent de deux grands fleuves, l'Oca et le Volga, offre, du point où elle se trouvait, un des plus beaux sites que l'on puisse contempler : son étendue lui paraissait immense et lui inspirait une espèce de crainte.

En partant d'Ischim, Prascovie ne s'était représenté que les dangers physiques qu'elle pouvait courir : elle était préparée d'avance à braver la faim et les froids les plus rigoureux la mort elle-même ; mais depuis que la société commençait à

lui être connue, elle entrevoyait des obstacles d'un autre genre, contre lesquels tout son courage ne pouvait la soutenir. Après avoir échappé au désert, elle présentait cette affreuse solitude des grandes villes, où le pauvre est seul au milieu de la foule, et où, comme par un horrible enchantement, il ne voit autour de lui que des yeux qui ne regardent pas et des oreilles sourdes à ses plaintes.

Depuis qu'elle avait connu les dames d'Ékatherinembourg, un nouveau sentiment des bienséances, et un peu d'orgueil peut-être, lui rendaient plus pénibles les démarches auxquelles l'obligeait sa situation. "Hélas ! disait-elle, où trouverai-je des amies comme celles que j'ai quittées ? Me voilà maintenant à plus de mille verstes d'elles. Que deviendrai-je en arrivant à Pétersbourg, lorsque j'approcherai du palais impérial, moi qui tremble de me présenter ici dans une misérable auberge ?"

Ces réflexions s'offrirent avec tant de force à son esprit, qu'il, pour la première fois, un profond découragement s'empara d'elle et lui arracha des larmes. Le souvenir de son père qu'elle avait abandonné, peut-être inutilement, la remplit de regrets et de terreur. Mais bientôt elle se reprocha sa faiblesse et son manque de confiance en Dieu ; elle en demanda pardon à son ange gardien : "Et ce fut lui, sans doute, disait-elle en parlant de cette circonstance de sa vie, qui m'inspira la pensée de rentrer dans l'église pour demander à Dieu le courage que j'avais perdu."

En effet, elle rentra précipitamment pour implorer le secours du ciel. Une religieuse se trouvait dans ce moment près de la porte pour la fermer ; frappée du mouvement subit de la jeune étrangère, qui ne l'aperçut pas, ainsi que de la ferveur qu'elle mettait à ses prières, elle l'aborda pour l'interroger et l'avertir qu'il était l'heure de fermer l'église. Prascovie, un peu déconcertée, lui raconta naïvement la cause de sa brusque rentrée dans le temple, lui fit part de la répugnance qu'elle avait d'aller chercher un asile dans une auberge, et finit par la supplier de lui en accorder un dans le couvent, ne fût-ce que dans les cloîtres. La portière lui répondit qu'on ne logeait pas les étrangers dans le couvent, mais que madame l'abbesse pourrait lui donner quelques secours. "Je n'en demande pas d'autre qu'un asile pour cette nuit, répliqua Prascovie en montrant une bourse qui contenait quelque argent. Des dames charitables m'ont donné les moyens de me passer d'aumônes pour quelque temps, et je ne demande que la protection du couvent pour cette nuit. Demain, je continuerai ma route."

La religieuse consentit à la conduire chez l'abbesse. La respectable supérieure était en prières lorsqu'elles entrèrent dans sa chambre : la portière s'arrêta près de la porte, et se mit à genoux ; Prascovie l'imita, et pria Dieu de lui rendre l'abbesse favorable. Lorsque celle-ci eut fini son oraison, elle s'approcha de la jeune fille, qui restait à genoux, et la releva avec bonté. Prascovie lui dit son nom et le but de son voyage ; elle montra son passeport et demanda l'hospitalité pour la nuit, ce qui lui fut accordé. Bientôt entourée de plusieurs religieuses amenées par la curiosité dans l'appartement de l'abbesse, elle répondit aux interrogations multipliées qui lui furent faites, et raconta les aventures pénibles de son voyage avec tant de simplicité et une éloquence si naturelle, qu'elle fit répandre des larmes aux dames qui l'écoutaient et leur inspira le plus vif intérêt. On la combla de caresses et de soins ; l'abbesse la logea dans son propre appartement, et forma dès lors le projet de la retenir au couvent et de la compter au nombre de ses novices.

Prascovie s'était proposé depuis longtemps de prendre le voile si son entreprise réussissait. On a vu précédemment que, jusqu'à son arrivée à Ékatherinembourg, elle avait cru que la ville de Kiew était sur le chemin de Pétersbourg. C'était dans cette ville qu'elle s'était promis de faire ses vœux dans la suite ; elle espérait voir en passant les fameuses catacombes, honorer les reliques des saints qu'elles renferment (1),

(1) Les catacombes de Kiew sont de vastes galeries souterraines, atte-

et s'arrêter une place pour l'avenir dans une des maisons de cette ville.

Ayant reconnu son erreur, elle ne fit aucune difficulté de choisir le couvent de Nijeni pour sa dernière retraite ; mais elle le promit seulement à la supérieure, et comme on la pressait d'en faire le vœu formel, elle refusa. " Sais-je moi-même, répondit-elle, ce que Dieu exige de moi ? Je veux, je désire sincèrement finir ici mes jours ; et si telle est la volonté de la Providence, qui pourra s'y opposer ? "

Elle consentit à demeurer quelques jours à Nijeni pour se reposer et pour chercher les moyens de se rendre à Moscou ; mais bientôt elle se ressentit de ses fatigues, et tomba dangereusement malade. Depuis sa chute dans le Volga, elle avait une toux profonde qui l'incommodait beaucoup. Une fièvre ardente ne tarda pas à se déclarer ; cependant, quoique les médecins eux-mêmes désespérassent de sa vie, elle n'eut jamais aucune inquiétude. " Je ne crois point, disait-elle, que mon heure soit encore venue, et j'espère que Dieu me permettra d'achever mon entreprise. " Elle se remit en effet, quoique très-lentement, et passa le reste de la belle saison au couvent. Dans l'état de faiblesse où elle était encore, elle ne pouvait continuer son voyage à pied, moins encore sur des chariots de poste. n'ayant aucun moyen de se procurer une voiture commode, elle se vit donc obligée d'attendre le traînage (1) pour avoir la possibilité de se rendre à Pétersbourg sans éprouver la fatigue des voitures ordinaires. Elle suivit pendant ce temps les offices et la règle du couvent avec une assiduité qui retarda peut-être son rétablissement, et elle se perfectionna dans ses études. Cette conduite acheva de lui gagner l'estime de l'abbesse et des religieuses, qui prirent pour elle la plus véritable affection, et ne doutèrent point qu'elle n'accomplît un jour sa promesse de revenir prendre le voile dans leur couvent.

Enfin, lorsque les chemins d'hiver furent établis, elle partit pour Moscou, en traîneau couvert, avec des voyageurs qui faisaient la même route. L'abbesse n'ayant pu lui faire abandonner son entreprise, lui donna une lettre de recommandation pour une de ses amies, mademoiselle de S***, à Moscou, et l'assura qu'elle pourrait toujours regarder sa maison comme un refuge certain, dans lequel elle serait reçue en fille chérie, quel que fût le succès de son voyage.

Prascovie arriva dans cette dernière ville sans embarras et sans accidents. Mademoiselle de S*** eut pour elle beaucoup d'égards et de soins, et la retint quelques jours pour lui chercher un compagnon de voyage jusqu'à Pétersbourg.

Elle partit avec un marchand qui voyageait avec ses propres chevaux, et qui demeura vingt jours en chemin. Outre les lettres de recommandation qui lui avaient été remises par les dames d'Ekatherinembourg, elle en reçut une de mademoiselle de S*** pour madame la princesse de T***, personne respectable et très-âgée. Telles étaient ses ressources lorsqu'elle arriva dans la capitale, vers le milieu de février, environ dix huit mois après son départ de Sibérie, avec autant de courage et d'espoir qu'elle en avait le premier jour de son voyage.

Elle logea chez son conducteur, sur le canal d'Ekatherinski, et fut quelque temps comme perdue dans cette grande ville, avant de savoir ce qu'elle devait entreprendre, et comment remettre ses lettres de recommandation : ce qui lui fit perdre un temps précieux.

Le marchand, occupé de son commerce, ne songeait guère à elle ; il s'était cependant chargé de trouver la demeure de la princesse de T*** ; mais avant d'avoir accompli sa promesse il fut obligé de partir pour Riga, laissant Prascovie sous la

nantes à la cathédrale, desservies par les religieux d'un ancien et riche couvent. On conserve dans ces souterrains une immense quantité de saints grecs, dont les corps intacts, exposés à la vénération des fidèles, sont recouverts de riches habits qui laissent voir les visages, les mains et les pieds. Les chairs desséchées ont à peu près la couleur et la solidité du bois d'acajou.

(1) On appelle ainsi l'époque où les chemins commencent à être praticables pour les traîneaux.

garde de sa femme, qui la traitait fort bien, sans pour cela lui être d'aucun secours pour ses projets.

La lettre de madame de G*** était adressée à une personne qui logeait de l'autre côté de la Néva. Comme l'adresse en était bien détaillée, Prascovie, quelques jours après le départ du marchand, se mit en chemin avec son hôtesse pour Wassili-Ostrow (1). Mais la Néva était ébranlée, la débâcle des glaces approchait, et la police ne permettait plus le passage. Elle revint donc au logis, désolée de ce contre-temps. Dans l'embarras où elle se trouvait, un des habitués de la maison du marchand lui conseilla, très-mal à propos, de donner une supplique au sénat pour obtenir la révision du procès de son père, et s'offrit de trouver un écrivain pour la rédiger. Le succès de celle qu'elle avait adressée au gouverneur de Tboïsk la décida. On lui fit écrire une supplique très-mal conçue et n'ayant pas la forme requise, sans lui donner la moindre notion sur la manière dont elle devait être présentée. Ce projet ne lui permit pas de remettre avec l'activité nécessaire ses lettres de recommandation, qui auraient pu lui être bien plus utiles.

Munie de sa supplique, notre intéressante sollicituse se rendit un matin au sénat, monta le grand escalier, et pénétra jusque dans une des chancelleries ; mais elle se trouva fort embarrassée parmi tant de monde, ne sachant à qui s'adresser. Les secrétaires, dont elle s'approchait avec sa supplique, lui jetaient un coup d'œil et se remettaient froidement à écrire ; d'autres personnes qui la rencontraient dans la chambre, au lieu de l'écouter ou de recevoir sa supplique, se détournèrent d'elle, comme on ferait d'un meuble ou d'une colonne qui barre le chemin. Enfin un des invalides, gardes de chancellerie, qui traversait rapidement la salle, l'ayant rencontrée, se détourna sur la droite pour passer, tandis que Prascovie en faisait autant du même côté pour lui faire place, de manière qu'ils se heurtèrent rudement. Le vieux garde, de mauvaise humeur lui demanda ce qu'elle voulait. La jeune fille lui présenta sa supplique, en le priant de la donner au sénat. Cet homme, la croyant une mendicante, pour toute réponse la prit par le bras et la mit à la porte. Elle n'osa plus rentrer, et demeura le reste de la matinée sur l'escalier, dans l'intention de présenter sa supplique au premier sénateur qu'elle rencontrerait. Elle vit plusieurs personnes descendre de voiture et monter l'escalier, ayant des étoiles sur la poitrine : elles avaient toutes une épée, des bottes et un uniforme ; quelques-uns avaient des épaulettes. Elle pensa que c'étaient des officiers et des généraux, attendant toujours de voir arriver un sénateur, qui, d'après l'idée qu'elle s'en était formée, devait avoir quelque chose de particulier qui le ferait reconnaître, et n'offrit sa supplique à personne. Enfin, vers trois heures après-midi, tout le monde s'écoula ; et Prascovie, se voyant seule, se retira la dernière, fort étonnée d'avoir vu tant de monde au sénat sans rencontrer un sénateur. A son retour, elle fit part de son observation à la marchande, qui eut beaucoup de peine à lui faire comprendre qu'un sénateur était fait comme un autre homme, et que ceux qu'elle avait vus étaient précisément les sénateurs auxquels elle aurait dû remettre sa supplique.

Le lendemain, à l'heure de la rentrée du sénat, elle se trouva sur l'escalier, et présenta son écrit à tous les arrivants pour ne pas manquer les sénateurs, sur la nature desquels il lui restait encore quelques doutes ; mais personne ne voulut le recevoir. Elle vit enfin arriver un gros monsieur avec un cordon rouge, un uniforme rouge, une étoile de chaque côté de la poitrine, et l'épée au côté. " Pour cette fois, se dit à elle-même la sollicituse, c'est un sénateur, ou il n'y en a point dans le monde ! " Elle s'approcha de lui et lui présenta son papier, en le suppliant de vouloir bien lui donner cours ; comme elle barrait le chemin, un laquais du sénateur l'écarta doucement du passage, et son maître, croyant qu'elle demandait l'aumône, lui dit : " Dieu vous bénisse ! " et monta l'escalier.

Prascovie retourna pendant plus de quinze jours au sénat

(1) L'île de Bazile, située quartier de la rive droite de la Néva.

sans obtenir plus de succès. Souvent fatiguée de rester debout dans un escalier froid et humide, elle s'accroupissait sur une des marches pour réchauffer ses pieds glacés, cherchant dans la physionomie des passants et des employés quelques signes de compassion et de bienveillance, qu'elle y aurait certainement trouvés s'ils avaient connu sa situation.

remarquée précédemment, s'arrêta près d'elle, prit la supplique, et sortit de sa poche un paquet de papiers. La malheureuse conçut un instant d'espoir ; mais le paquet était une somme d'assignations, parmi lesquelles il en prit une de cinq roubles, la mit dans la supplique, et, rendant le tout à la suppliante, rentra dans l'appartement et disparut. Prascovie,



Munie de sa supplique, notre intéressante solliciteuse se rendit, un matin au Sénat.

Telle est la constitution de la société dans les grandes villes : la misère et l'opulence, le bonheur et l'infortune se croisent sans cesse, et se rencontrent sans se voir ; ce sont deux mondes séparés qui n'ont aucune analogie, mais entre lesquels un petit nombre d'âmes compatissantes, marquées par la Providence, établissent des points rares de communication.

Un jour cependant, un des employés, qui l'avait sans doute

toute déconcertée, serra l'assignation et se retira. " Je suis sûre, disait elle un jour à son hôtesse, que si un frère de madame Milin se trouvait parmi les sénateurs, il aurait pris ma supplique sans me connaître."

Les fêtes de Pâques, pendant lesquelles le sénat ne s'assemble pas lui donnèrent quelque repos : elle en profita pour faire ses dévotions. En se livrant à ce pieux exercice, elle renouvela ses prières pour le succès de son entreprise ; et telle était

la sincérité de sa foi, qu'après sa communion elle revint persuadée qu'on prendrait sa supplique au sénat la première fois qu'elle s'y présenterait ; ce qu'elle n'hésita point d'annoncer à la marchande comme une chose certaine. Cette dernière était bien loin de partager son espérance, et lui conseilla d'abandonner cette voie : cependant, elle avait des affaires au quai Anglais, voyant Prascovie s'acheminer à pied, elle lui offrit de la conduire en droschky (1). " Je ne sais, lui disait-elle en chemin, comment vous n'êtes pas découragée de tant de démarches inutiles ! A votre place, jé laisserais là le sénat et les sénateurs, qui ne feront jamais rien pour vous ; c'est tout comme, ajouta-t-elle en lui montrant la statue de Pierre le Grand qui se trouvait près d'elle, c'est tout comme si vous offriez votre supplique à cette statue que voilà : vous n'en obtiendrez rien de plus.

" — J'espère, répondit Prascovie, que ma foi me sauvera. Aujourd'hui je ferai ma dernière démarche au sénat, et l'on prendra sûrement ma supplique : Dieu est tout puissant : oui, ajouta-t-elle en descendant du droschky, Dieu est tout puissant, et peut, si telle est sa volonté, forcer cet homme de fer à se baisser et à prendre ma supplique." La marchande, à ces mots, fit un grand éclat de rire, et Prascovie, revenue de son enthousiasme, en rit elle-même ; cependant elle n'avait exprimé que sa pensée.

Tandis qu'elle examinait la statue, sa compagne lui fit observer que le pont de la Néva, qui était tout près, était remplacé ; des voitures sans nombre se rendaient à Wassili-Ostrow et en revenaient. " Avez-vous la lettre de recommandation pour madame de L*** ? lui demanda-t-elle ; je ne suis pas pressée, et je puis vous conduire à sa porte." Il était de bonne heure encore, et Prascovie y consentit. Elles passèrent le pont : le fleuve, qui n'était quinze jours auparavant qu'une plaine de glaçons mouvants, dégagé maintenant de toutes ses neiges et couvert de vaisseaux et d'embarcations de toute espèce, la surprit agréablement. Tout était en mouvement autour d'elle ; le temps était superbe ; elle sentait redoubler son courage, augurant bien de la visite qu'elle allait faire. " Il me semble, dit-elle en embrassant sa conductrice, que Dieu est avec moi et qu'il ne m'abandonnera pas."

Elle trouva madame de L*** déjà prévenue de son arrivée par une lettre d'Ekaterinembourg, et reçut d'obligeants reproches, lorsqu'on apprit qu'elle était depuis si longtemps à Pétersbourg. La réception affectueuse et cordiale qu'elle éprouvait lui rappela vivement la maison et la société de madame Millin. Lorsque la connaissance fut faite et la familiarité bien établie, Prascovie développa le plan qu'elle avait formé pour obtenir la délivrance de son père, et conta les démarches infructueuses qu'elle avait déjà faites au sénat. M. de L*** examina sa supplique, et trouva qu'elle n'était pas dressée dans les formes.

" Personne mieux que moi, lui dit-il, n'aurait pu vous aider dans cette affaire : un de mes proches parents occupe un emploi d'assez grande importance au Sénat ; mais je vous avouerai, comme je le ferais à une ancienne connaissance et à une amie, que nous sommes brouillés depuis quelque temps. Cependant l'occasion est trop belle et la brouillerie de trop peu d'importance pour que j'hésite à faire les premiers pas ; nous voilà d'ailleurs au temps de Pâques, et je serai charmée que vous soyez la cause de notre réconciliation."

On garda la jeune fille à dîner ; plusieurs convives arrivèrent peu à peu, et lui témoignèrent le plus vif intérêt. Au moment où l'on allait se mettre à table, le parent dont on avait parlé se présenta tout à coup dans la salle à manger, en disant : " *Christos vosres,*" suivant l'usage au temps de Pâques (2). Il n'y eut point d'autre explication que les embrassements les plus sincères. M. de L***, profitant de la bonne disposition de son parent, lui présenta la jeune Sibérienne. On s'entretint de

son affaire pendant le dîner, et tout le monde convint qu'en lui conseillant de s'adresser au Sénat, on lui avait indiqué une mauvaise voie. La révision du procès de son père, en suivant toutes les formes de la justice, aurait pu durer bien longtemps : on pensait qu'il serait beaucoup plus avantageux de s'adresser directement à la bonté de l'empereur, et l'on promit d'en chercher les moyens avec le temps. Enfin tous les convives l'avertirent de ne plus s'exposer aux aventures du Sénat, dont le récit avait fort amusé la société. Vers le soir, madame de L*** la fit reconduire chez le marchand par son domestique.

En revenant chez son hôte, Prascovie admirait comment la Providence l'avait conduite chez M. de L*** au moment de la réconciliation des deux parents, et comme pour les lui rendre favorables ; et lorsqu'elle passa devant le Sénat, elle se rappela la prière qu'elle avait faite à Dieu de ne plus y retourner qu'une fois. " Sa bonté, pensait-elle, a fait plus que je ne lui avais demandé : car je ne serai plus obligée d'y retourner ; et cet homme de fer aussi m'a rendu service, par la grâce de Dieu, dit-elle en regardant la statue de Pierre le Grand ; sans lui, je n'aurais peut-être pas vu que le pont était rétabli ; je n'aurais pas fait la connaissance de ces bons amis qui m'ont promis leur secours, et par la protection desquels j'espère obtenir la liberté de mon père."

Telles étaient les réflexions de Prascovie, dont la foi la plus vive dirigeait et soutenait toutes les démarches. Cependant, malgré tout l'intérêt que prenaient à elle ses amis de Wassili-Ostrow, son bonheur devait avoir une autre source.

L'hôte de Prascovie, revenu depuis quelques jours de Riga, avait été surpris de la trouver encore chez lui, et s'était mis aux enquêtes pour trouver la maison de la princesse T***, pour laquelle la jeune fille avait une lettre de recommandation ; cette dame, prévenue aussi de l'arrivée prochaine de la jeune-voyageuse, l'attendait chez elle.

Le marchand la vit et reçut l'ordre d'amener Prascovie. Celle-ci quitta la maison qu'elle avait habitée pendant deux mois, et surtout sa bonne hôtesse, avec beaucoup de regret ; mais la protection d'une grande dame favorisait tellement ses espérances, que ce puissant intérêt l'emporta bientôt sur sa tristesse.

Lorsqu'elle arriva chez la princesse avec son conducteur, le portier lui ouvrit la porte. Prascovie, le voyant tout galonné, crut que c'était encore un sénateur qui sortait de la maison, et lui fit la révérence : " C'est le portier de la princesse," lui dit à voix basse le marchand. Arrivé au haut de l'escalier, le portier donna deux coups de sonnette dont elle ne comprit pas bien la raison ; mais comme elle avait vu quelquefois des sonnettes à la porte des boutiques, elle pensa que c'était une précaution contre les voleurs. En entrant dans le salon, elle fut intimidée par l'air de cérémonie et par le silence qui y régnait ; jamais elle n'avait vu d'appartement si orné et surtout si bien éclairé. La société était nombreuse et disposée en groupes : les jeunes gens jouaient autour d'une table dans un coin de la chambre, et tous les regards étaient fixés sur elle. La vieille princesse était à une partie de boston avec trois autres personnes ; dès qu'elle aperçut la jeune fille, elle lui ordonna de s'approcher. Bonjour, mon enfant, lui dit-elle. Avez-vous une lettre pour moi ? Malheureusement Prascovie avait oublié de la préparer, elle fut obligée de tirer un petit sac de son sein et d'en sortir péniblement la lettre. Les jeunes personnes présentes chuchotaient et riaient tout bas. La princesse prit la lettre et la lut avec attention. Pendant ce temps, un des partners qui avait arrangé son jeu et que cette visite ennuyait fort, jouait impatientement des doigts sur la table, en regardant la nouvelle arrivée qui venait troubler son plaisir, et qui crut reconnaître en lui le gros monsieur qui avait refusé sa supplique au Sénat. Lorsqu'il vit la princesse replier sa lettre, il dit d'une voix formidable : " Boston ! " Prascovie, déjà déconcertée, voyant qu'il la regardait fixement, crut qu'il lui adressait la parole, et répondit : " Que vous plaît-il, monsieur ? " ce qui fit rire tout le monde. La princesse lui dit qu'elle était charmée de connaître sa bonne

(1) Petite voiture basse sur quatre roues.

(2) Il est d'usage en Russie d'embrasser ses amis et ses connaissances la première fois qu'on les rencontre dans la semaine de Pâques : le plus empressé dit en embrassant : *Christos vosres* (le Christ est ressuscité) ? l'autre répond : *Vobitino vosres* (en vérité, il est ressuscité.)

conduite et son amour pour ses parents ; elle promit de lui être utile ; et, après avoir dit quelques mots en français à une dame de sa maison, elle la congédia d'un signe de tête.

Pendant les premiers jours qu'elle passa chez sa nouvelle protectrice, Prascovie se trouva fort isolée et fort embarrassée ; elle aurait préféré être retenue chez ses amis de Wassili-Ostrow, ou même chez le marchand. Cependant, après quelques jours, elle fut plus à son aise dans la maison, et fit connaissance avec les personnes qui l'habitaient. Les domestiques étaient aussi obligeants que leur maîtresse était bonne et généreuse. Elle mangeait à la table de la princesse, que son grand âge et ses infirmités empêchaient souvent de paraître, et n'avaient jamais l'occasion de lui parler en particulier. Bientôt les personnes de la société s'accoutumèrent à sa présence et ne s'occupèrent plus d'elle. La jeune étrangère avait fait souvent parler à la princesse du but de son voyage et de ses espérances ; mais soit que cette dame en regardât le succès comme impossible, soit que les personnes qui s'étaient chargées de lui parler l'eussent négligé, ses prières n'eurent aucun résultat, et toutes ses espérances étaient uniquement fondées sur la protection de ses amis de Wassili-Ostrow, qu'elle voyait assez souvent.

Pendant qu'elle était chez son premier hôte, un officier de la chancellerie, M. V***, secrétaire des commandements de S. M. I. l'impératrice mère, lui avait conseillé de présenter une requête pour obtenir des secours, et s'était chargé lui-même de la faire parvenir. M. V***, croyant secourir un pauvre ordinaire, lui avait destiné cinquante roubles, et lui fit dire de passer chez lui. Elle s'y présenta le matin lorsqu'il était en ville, et fut reçue par Madame V***, qui l'accueillit amicalement, et qui entendit le récit de ses aventures avec autant de surprise que de plaisir. La jeune fille était enfin sur la route qui devait la conduire bientôt à l'accomplissement de tous ses vœux. Madame V*** la pria d'attendre le retour de son mari ; et, dans la longue conférence qu'elles eurent ensemble, cette dame sentit redoubler l'intérêt qu'elle avait conçu au premier abord pour Prascovie.

Lorsque les personnes d'un vrai mérite, lorsque les âmes bonnes se rencontrent pour la première fois, elles ne font point connaissance : on peut dire qu'elles se reconnaissent comme de vieux amis, qui n'étaient séparés que par l'éloignement ou l'inégalité des conditions.

Dans la première heure que Prascovie passa chez cette dame, elle reconnut avec transport cet accueil simple et cordial qui ne l'avait jamais trompée dans ses espérances, et pressentit son bonheur ; elle trouvait dans son cœur plus de confiance qu'elle n'en avait jamais éprouvé. Ses prières, écoutées par la bienveillance et soutenues par l'espoir, eurent toute la chaleur qui devait en assurer le succès.

A son retour, M. V*** partagea les sentiments de son épouse, et ne voulut point offrir à la jeune fille le secours qu'il lui avait destiné sans la connaître. Comme il devait retourner à la cour incessamment, il promit de la recommander à Sa Majesté, si le temps et les affaires le permettaient, et la pria de dîner chez lui pour recevoir sa réponse.

L'impératrice ordonna que Prascovie lui fût présentée le même soir à six heures. La voyageuse ne s'attendait point à tant de bonheur. Lorsqu'elle en reçut l'assurance, elle pâlit et fut prête à se trouver mal. Au lieu de remercier M. V***, elle leva vers le ciel ses yeux pleins de larmes. "O mon Dieu ! s'écria-t-elle, je n'ai donc pas mis en vain mon espoir en vous !" Pleine du trouble qui l'agitait et ne sachant comment témoigner sa reconnaissance à son nouveau protecteur, elle baisait les mains de Madame V***. Vous seule, lui disait-elle, êtes digne de faire agréer mes remerciements à l'homme bienfaisant dont j'attends la délivrance de mon père !"

Vers le soir, sans rien changer à son costume simple, on donna quelque soin à sa toilette, et M. V*** la conduisit à la cour. En approchant du palais impérial, elle pensait à son père qui lui en avait représenté l'entrée comme si difficile. "S'il me voyait maintenant ! disait-elle à son conducteur ; s'il savait devant qui je vais paraître ! quelle joie n'éprouverait-il pas ! Mon Dieu ! mon Dieu ! achevez votre ouvrage !"

Sans faire la moindre demande sur la manière dont elle devait se présenter, ni sur ce qu'elle devait dire, elle entra sans trouble dans le cabinet de l'impératrice. Sa Majesté la reçut avec sa bonté connue, et l'interrogea sur les circonstances de son histoire, qu'elle désirait connaître, d'après le récit qu'elle en avait fait M. V***. Prascovie répondit avec une assurance modeste, comme aurait pu le faire une personne possédant l'usage du monde. Elle parla du but de son voyage ; persuadée de l'innocence de son père, elle ne demanda pas sa grâce, mais la révision de son procès. Sa Majesté loua son courage, sa piété filiale ; elle promit de la recommander à l'empereur, et lui fit remettre aussitôt trois cents roubles pour ses premiers besoins, en attendant de nouveaux bienfaits.

Prascovie sortit du palais tellement pénétrée de son bonheur et de la bonté de l'impératrice, que, lorsqu'à son retour Mme V*** lui demanda si elle était contente de sa présentation, elle ne put répondre que par un torrent de larmes.

Pendant son absence, une dame de la maison de la princesse T***, ne la voyant pas revenir depuis le matin, interrogea le domestique qui l'avait accompagnée, et apprit de lui qu'il l'avait vue monter en voiture avec M. V*** pour se rendre à la cour : on était donc informé de sa présentation. Lorsqu'elle rentra, vers les neuf heures du soir, elle fut aussitôt, et pour la première fois, appelée au salon : le succès qu'elle venait d'obtenir avait opéré une petite révolution dans l'esprit de tout le monde. Son bonheur fit le plus grand plaisir à ses amis, et parut en faire davantage encore aux personnes qui ne lui avaient témoigné jusqu'alors que de l'indifférence. On observa qu'elle avait une jolie tournure et de beaux yeux. Lorsqu'elle raconta les promesses de Sa Majesté, et les espérances qu'elle en avait reçues pour la délivrance de son père, on trouva cela tout naturel et fort aisé. Plusieurs des membres de la société s'offrirent généreusement de parler au ministre en sa faveur et de la protéger ; enfin, le contentement parut général, et le joueur de boston, après que les remises furent achevées, donna lui-même des marques sensibles d'intérêt.

Elle se retira bientôt dans sa chambre pour se mettre en prières, et pour remercier Dieu des faveurs inattendues qu'elle venait d'en recevoir. Son bonheur lui ôta pendant plusieurs heures le sommeil qui l'avait fui si souvent pour des causes bien différentes.

Lorsqu'elle se réveilla le lendemain, et que le souvenir de tout ce qui s'était passé la veille rentra dans sa mémoire, elle fit un cri de joie : "N'est-ce pas un songe trompeur qui m'abuse ? est-il bien vrai que j'ai vu l'impératrice ? qu'elle m'a parlé avec tant de bonté ?"

Les transports de sa joie augmentaient à mesure que ses idées plus claires se débarrassaient des vapeurs du sommeil. Elle s'habilla promptement, et, afin de s'assurer encore de la réalité des événements de la veille, elle courut aussitôt ouvrir un tiroir dans lequel se trouvait l'argent qu'elle avait reçu par ordre de Sa Majesté.

Quelques jours après, l'impératrice mère lui fit assigner une pension, et voulut bien elle-même la présenter à l'empereur et à l'impératrice régnante, qui l'accueillirent aussi favorablement. Elle reçut de leur générosité un présent de cinq mille roubles, et des ordres furent donnés pour la révision du procès de son père.

Le vif intérêt qu'elle inspira bientôt à M. de K***, ministre de l'intérieur, ainsi qu'à toute sa famille, aplanit toutes les difficultés. Cet homme respectable possédait deux avantages qui se trouvent rarement réunis dans les personnes en place : le pouvoir et le désir d'obliger ; et plus d'une fois les services qu'il aimait à rendre prévirent les démarches des malheureux. M. de K*** mit toute l'obligeance qui lui était naturelle à terminer la révision du procès dont il était chargé ; et, depuis ce moment, l'intéressante sollicitieuse n'eut plus aucune inquiétude sur son sort à venir. Connue à la cour et favorisée du ministre, Prascovie voyait avec plus de surprise encore que de joie l'empressement subit que le public lui témoignait. Les ministres étrangers et les personnes les plus

considérables de la ville voulurent la voir, et lui donnèrent des marques de bienveillance.

La princesse Y*** et Mme W*** lui assurèrent l'une et l'autre une pension de cent roubles.

Cette faveur générale n'influa point sur sa manière d'être, et ne lui donna jamais le moindre mouvement de vanité. Elle avait dans le moude cette assurance que donne la simplicité, j'oserais dire cette hardiesse de l'innocence, qui ne croit pas à la méchanceté des autres.

L'étude approfondie du monde ramène toujours ceux qui l'ont faite avec fruit à paraître simples et sans prétentions : en sorte que l'on travaille quelquefois longtemps pour arriver au point par où l'on devrait commencer. Prascovie, simple en effet et sans prétentions, n'avait besoin d'aucun effort pour le paraître et ne se trouvait jamais déplacée dans la bonne société. Un jugement sain, un esprit juste et naturel, suppléaient à son ignorance profonde de toute chose, et souvent ses réponses inattendues et fermes déconcertèrent les indiscrets.

Un jour, quelqu'un l'interrompit au milieu de son récit, en présence d'une nombreuse assemblée, et lui demanda pour quel crime son père avait été condamné à l'exil. A cette question peu délicate, un profond silence annonça la désapprobation de la société. La jeune fille, jetant sur l'indiscret un regard plein d'une juste et froide indignation : "Monsieur, lui répondit-elle, un père n'est jamais coupable pour sa fille, et le mien est innocent."

Lorsqu'elle racontait les détails de son histoire, et développait sans y penser les qualités de son noble caractère, elle n'était jamais animée par l'enthousiasme qu'elle inspirait à ses auditeurs. Elle ne parlait que pour satisfaire aux demandes qu'on lui faisait. Ses réponses étaient toujours dictées par un sentiment d'obéissance, jamais par le désir de briller ou même d'intéresser personne. Les éloges qu'on lui prodiguait excitaient son étonnement, et lorsqu'ils étaient outrés ou même de mauvais goût, son mécontentement devenait visible.

Le temps qu'elle passa dans la capitale, en attendant le décret de rappel de son père, lui donna des jouissances innombrables. Tout était nouveau pour elle, tout l'intéressait. Les personnes qu'elle voyait fréquemment admiraient les jugements pleins de sens qu'elle portait sur les divers objets de ses observations. Deux dames de la cour, qu'elle avait prises dans une affection particulière, les comtesses W***, lui proposèrent un jour de voir l'intérieur du palais impérial, et s'amuserent beaucoup de la surprise que lui causaient à chaque pas tant de richesses réunies et de si vastes appartements. Lorsqu'elle entra dans la magnifique salle de Saint-Georges, elle fit le signe de la croix, croyant entrer dans une église. Elle revit, sans les reconnaître, quelques salons qu'elle avait déjà parcourus lors de sa présentation, tant elle était alors préoccupée de sa situation et du sujet important qui l'y amenait !

Comme elle passait dans une grande pièce, l'esprit frappé par tant de merveilles, une des dames lui fit remarquer le trône. Elle s'arrêta tout à coup, saisie de respect et de crainte. "Ah ! c'est donc là, dit-elle, le trône de l'empereur ! Voilà donc ce que je craignais si fort en Sibérie !" L'effroi que lui causait jadis cette idée, le souvenir des bienfaits de l'empereur, la pensée de la délivrance prochaine de son père, remplirent son cœur reconnaissant d'un trouble inexprimable. Elle joignait les mains en pâlissant. "Voilà donc, répétait-elle d'une voix altérée, et prête à se trouver mal, le trône de l'empereur !" Elle demanda la permission de s'en approcher, et s'avança toute tremblante, soutenue par ses deux conductrices, vivement touchées elles-mêmes de cette scène inattendue. Prascovie, à genoux au pied du trône, en baisait les marches avec transport et les mouillait de ses larmes. "O mon père, s'écriait-elle, voyez où la puissance de Dieu m'a conduite ! O mon Dieu ! bénissez ce trône, bénissez celui qui l'occupe, et faites que ses jours soient remplis de tout le bonheur dont il m'a comblée !"

On eut quelque peine à l'entraîner dans un autre appartement ; mais elle demanda bientôt, à se retirer, fatiguée des

vives émotions qu'elle venait d'éprouver, et l'on remit à un autre jour la visite du reste du palais.

Quelque temps après, les deux dames la conduisirent à l'Ermitage. Ce superbe palais, dont les richesses et l'élégance donnent l'idée d'une féerie, lui causa plus de plaisir que tout ce qu'elle avait admiré jusqu'alors. Elle voyait pour la première fois des tableaux, et parut prendre un grand plaisir à les examiner. Elle reconnut d'elle-même plusieurs sujets tirés de l'écriture sainte ; mais en passant devant un grand tableau de Luca Giordano, qui représente Silène ivre, soutenu par des bacchantes et des satyres : "Voilà, dit-elle, un vilain tableau ! Que représente-t-il ?" On lui répondit que le sujet était tiré de la Fable. Elle demanda de quelle fable. Comme elle n'avait aucune idée de la mythologie, il eût été difficile de lui donner une explication satisfaisante. "Tout cela n'est donc pas vrai ? disait-elle. "Voilà des hommes avec des pieds de chèvre. Quelle folie de peindre des choses qui n'ont jamais existé, comme s'il en manquait de véritables !" Elle apprenait ainsi, à l'âge de vingt et un ans, ce qu'on apprend ordinairement dans l'enfance. Cependant sa curiosité ne la rendait jamais indiscrete ; elle faisait rarement des questions, et tâchait de comprendre ou de deviner elle-même ce que ses observations lui présentaient de singulier et de nouveau.

Rien ne l'intéressait autant que de se trouver dans une société de personnes instruites qui ne faisaient pas attention à elle, et d'entendre leurs discours ; elle regardait alors tour à tour chaque interlocuteur à mesure qu'il parlait, et l'écoutait avec une attention particulière, n'oubliant rien de ce qu'elle avait entendu ou pu comprendre.

Lorsqu'elle était avec ses connaissances intimes, elle ramenait involontairement la conversation sur l'accueil bienveillant que lui avaient fait les deux impératrices. Elle rappelait avec sensibilité chacune de leurs paroles, et ne pouvait en parler sans que des larmes de reconnaissance vinssent humecter ses paupières ; elle était heureuse alors d'entendre chacun enchérir sur les sentiments d'admiration qu'elle témoignait, et s'étonnait de ce qu'on n'en parlait pas assez souvent à son gré.

L'usage du rappel de son père tarda cependant plus qu'elle ne s'y était attendue. Tandis que ses amis aplanissaient les difficultés de cette affaire, Prascovie n'oubliait point les deux prisonniers qui, lors de son départ d'Ischim, lui avaient offert de partager leur petit trésor avec elle. Souvent elle avait parlé d'eux aux personnes qui pouvaient influer sur leur sort : mais ses protecteurs lui avaient unanimement conseillé de ne pas ajouter cet démarche à celles qu'on faisait en faveur de son père, et la crainte seule de nuire à la cause de ses parents avait pu l'empêcher de suivre ses bonnes intentions. Heureusement pour ces malheureux, la bonté de l'empereur lui donna l'occasion de leur être utile. Lorsque l'ukase définitif de la délivrance de son père fut expédié en Sibérie, en lui faisant annoncer cette heureuse nouvelle, Sa Majesté chargea le ministre de lui demander si elle n'avait rien à désirer personnellement pour elle-même. Elle répondit aussitôt que si l'empereur voulait encore lui accorder une grâce après l'avoir comblée de bonheur par la délivrance de son père, elle le suppliait d'accorder la même faveur aux deux infortunés compagnons de ses parents. M. de K*** rendit compte à l'empereur de la noble reconnaissance qui portait la jeune fille à sacrifier les faveurs de Sa Majesté pour rendre service à deux hommes qui lui avaient offert quelques kopecks à son départ de la Sibérie. Son désir fut exaucé, et l'ordre de leur rappel partit quelques jours après celui qui concernait son père.

Ainsi, le mouvement de générosité qui avait porté les deux hommes à secourir de leurs faibles moyens la voyageuse à son départ leur valut la liberté.

Prascovie, ayant obtenu tout ce qu'elle désirait, songea bientôt à remplir ses vœux, et repartit en pèlerinage pour Kiew. Ce fut en remplissant ce pieux devoir et en méditant sur tout ce que la Providence avait fait en sa faveur, qu'elle prit la détermination irrévocable de consacrer ses jours à Dieu. Tandis qu'elle se préparait à ce sacrifice et qu'elle prenait le voile à

Kiew, son père recevait, en Sibérie, la nouvelle inattendue de sa liberté; sa fille était partie depuis plus de vingt mois, et, par une fatalité inexplicable, ses parents n'avaient jamais reçu de ses nouvelles. Pendant cet intervalle, l'empereur Alexandre était monté sur le trône: à son heureux avènement un grand nombre de prisonniers avaient été rappelés; mais ceux d'Ischim n'étaient pas du nombre. Le sort de Lopouloff et de sa femme n'en était devenu que plus cruel. Privés désormais de tout espoir, ainsi que de la présence de l'enfant chérie qui les avait aidés à supporter la vie, ils étaient prêts à succomber sous le poids de leurs maux, lorsqu'un courrier du gouverneur de Tobolsk vint les tirer de cet abîme. Ils reçurent, avec l'ukase de leur délivrance, un passeport pour rentrer en Russie et une somme d'argent pour leur voyage.

Cet événement, et les circonstances qui l'avaient amené, firent beaucoup de bruit en Sibérie. Les habitants d'Ischim, qui connaissaient Lopouloff, ainsi que les prisonniers qui se trouvaient dans le village, vinrent chez lui dès qu'ils en eurent connaissance. Ceux de ses anciens compagnons d'infortune qui tournaient en ridicule l'entreprise de Prascovie, ceux surtout qui lui avaient refusé les secours dont ils pouvaient disposer pour son voyage, auraient bien voulu maintenant y avoir contribué. Lopouloff reçut les félicitations de tout le monde avec reconnaissance; et son bonheur aurait été complet, sans le regret qu'il éprouvait de laisser en captivité ses deux amis, dont il ignorait encore la bonne fortune.

Ces deux hommes, déjà vieux, étaient en Sibérie depuis la révolte de Pougatcheff, dans laquelle ils avaient été malheureusement impliqués dans leur jeunesse. Lopouloff s'était plus étroitement lié avec eux depuis le départ de sa fille; eux seuls, parmi toutes ses connaissances, avaient pris un intérêt sincère au sort de la voyageuse. Pendant longtemps leurs entretiens ne roulaient que sur elle, et sur les chances heureuses ou malheureuses qu'ils prévoyaient tour à tour, suivant que la crainte ou l'espérance les agitait. Lopouloff offrit de leur laisser une partie des secours qu'il avait reçus; mais ils n'acceptèrent pas son offre. "Nous n'en avons pas besoin, dit l'un d'eux, et j'ai encore la pièce d'argent que votre fille a refusée à son départ."

Il n'entraînait dans ce refus aucune jalousie; mais un profond découragement accablait ces deux infortunés, depuis la nouvelle qui les séparait de leur unique ami. Ils se rappelèrent la promesse que leur fit, en partant, Prascovie, de s'intéresser à eux, persuadés, ainsi que tous les habitants d'Ischim, d'après mille bruits qui couraient dans le public, de la faveur sans bornes qu'elle avait obtenue: ils se crurent oubliés; et n'osant se plaindre à son père, ils renfermaient en leur cœur le sombre chagrin qui les dévorait.

La veille du jour où Lopouloff devait les quitter, ils voulurent prendre congé de lui pour n'avoir pas la douleur d'assister à son départ: ils sortirent de chez lui à neuf heures du soir, et se retirèrent, le cœur navré de toutes les douleurs que les hommes peuvent supporter sans mourir.

Après leur départ, Lopouloff et sa femme pleurèrent longtemps sur le sort de leurs deux amis. "Sans doute, disaient-ils, notre fille ne les a pas oubliés; peut-être encore, avec le temps, obtiendra-t-elle leur grâce: nous l'engagerons à faire de nouvelles démarches en leur faveur." Avec ces idées consolantes, ils se couchèrent pour être prêts à partir le lendemain de bonne heure.

Ils étaient à peine endormis, qu'ils entendent tapper fortement à la porte; le même feldiègre (1) qui leur avait apporté la bonne nouvelle, n'ayant pas trouvé le capitaine ispravnik (2) auquel était adressée la dépêche, et connaissant leur logement, revenait avec la grâce des deux amis. Lopouloff se leva précipitamment pour le conduire chez eux.

Les deux malheureux s'étaient retirés dans le plus affreux

(1) Mot tiré de l'allemand, qui signifie *chasseur* de campagne. Les *feldiègres* sont un corps avec des grades et un habit militaire: ils remplissent en Russie les fonctions de courrier d'Etat et de cabinet.

(2) Les capitaines ispravniks ont à peu près les mêmes fonctions que celles des sous-préfets, en France.

désespoir. En rentrant dans leur chaumière déserte, ils s'assirent sur un banc dans l'obscurité, et gardèrent un profond silence. Que pouvaient-ils se dire? Ils avaient perdu toute espérance, et l'exil éternel pesait maintenant sur eux avec une nouvelle force.

Depuis deux heures, ils souffraient à la fois leurs maux présents et ceux que leur présageait un sombre avenir, lorsque la lueur d'une lanterne vint éclairer tout à coup la petite fenêtre de leur réduit: ils écoutent: plusieurs personnes marchent et parlent auprès de la chaumière. On frappe; une voix amie et bien connue se fait entendre: "Amis! ouvrez! Grâce, grâce, aussi pour vous! Ouvrez!"

Aucune langue ne peut décrire une semblable situation. Pendant quelques minutes on n'entendit que des phrases entrecoupées: "Grâce! l'empereur! Que Dieu le bénisse! Que Dieu soit loué! Qu'il comble de ses faveurs la bonne Prascovie, qui ne nous a pas oubliés!" Jamais habitation humaine n'avait renfermé des êtres plus heureux; jamais il n'exista de passage plus rapide du comble de l'infortune au bonheur le plus inespéré.

Le capitaine ispravnik ayant appris, en rentrant chez lui, qu'un feldiègre le cherchait, courut lui-même chez les deux amis, et décacheta la dépêche, qui contenait deux passeports pour eux et une lettre de Prascovie à son père. Elle écrivait qu'après avoir obtenu cette nouvelle grâce elle n'aurait osé solliciter encore des secours pour le voyage de ses anciens compagnons; mais que Dieu y avait pourvu en récompense de l'offre généreuse qu'ils lui avaient faite lors de son départ de Sibérie: elle avait joint à sa lettre la somme de deux cents roubles en assignations.

Cependant elle attendait à Kiew, avec la plus vive impatience, la nouvelle du retour de son père; il lui semblait, en faisant le calcul du temps, qu'il aurait pu lui écrire.

En prenant le voile à Kiew, elle n'avait point l'intention de s'y fixer, voulant s'établir pour toujours dans le couvent de Nijeni (x), comme elle avait promis à l'abbesse: elle écrivit à cette dernière lorsque ses dévotions furent achevées, et partit bientôt après pour se rendre auprès d'elle. Cette bonne supérieure l'attendait avec impatience, et ne lui avait point appris l'arrivée de son père pour lui réserver une surprise agréable. Lopouloff et sa femme étaient à Nijeni depuis quelque temps. Prascovie, en arrivant, se prosterna aux pieds de l'abbesse, qui s'étaient rendue à la porte du monastère avec toutes ses religieuses pour la recevoir." N'a-t-on point de nouvelles de mon père?" demanda-t-elle aussitôt.

"—Venez, mon enfant, lui dit la supérieure, nous en avons de bonnes; je vous les donnerai chez moi." Elle la conduisit le long des cloîtres et du couvent sans rien ajouter. Les religieuses gardaient le silence, et leur air mystérieux l'aurait inquiétée, sans le sourire de bienveillance qu'elle voyait sur tous les visages.

En entrant chez l'abbesse, elle trouva son père et sa mère, auxquels on avait également caché son arrivée. Dans le premier moment de surprise qu'ils éprouvèrent en voyant leur fille chérie en habits religieux, et pressés à la fois par un sentiment de reconnaissance et de douleur, ils tombèrent à genoux devant elle; à cette vue, Prascovie fit un cri douloureux, et se mettant elle-même à genoux: "Que faites-vous, mon père? s'écria-t-elle; c'est Dieu, Dieu seul qui a tout fait! Remercions sa providence pour le miracle qu'elle a opéré en notre faveur." L'abbesse et ses religieuses, touchées de ce spectacle, se prosternèrent elles-mêmes, et réunirent leurs actions de grâce à celles de l'heureuse famille.

Les plus tendres embrassements succédèrent à ce mouvement de piété; mais d'abondantes larmes roulaient dans les yeux de la mère lorsqu'elle les fixait sur le voile de sa fille.

Le bonheur dont jouissait la famille Lopouloff depuis sa réunion ne pouvait être de longue durée. L'état religieux qu'avait embrassé Prascovie condamnait les vieux parents à vivre séparés de leur fille, et cette nouvelle séparation leur

(1) Les religieuses, en Russie, ne font point le vœu de clôture.

paraissait plus cruelle encore que la première, parce qu'elle était alors sans espérance. Leurs moyens ne leur permettaient pas de s'établir à Nijeni ; sa mère avait des parents à Vladimir qui les invitaient à se rendre auprès d'eux : la nécessité les contraignit à prendre ce dernier parti. Après avoir passé huit jours dans cette alternative continuelle de joie et de tristesse, troublés dans leur félicité par la pensée de leur éloignement prochain, ils songèrent à partir pour leur nouvelle destination : la bonne mère surtout était inconsolable. "A quoi nous a servi, disait-elle, cette liberté tant désirée ? Tous les travaux, tous les succès de notre fille chérie n'étaient donc destinés qu'à l'arracher pour toujours de nos bras ? Que ne sommes-nous encore en Sibérie avec elle !" Telles étaient les plaintes de la malheureuse mère.

C'est une grande douleur à toutes les époques de la vie de se séparer pour toujours de ses proches et de ses amis ; mais combien cette destinée est plus affreuse encore lorsque l'âge pèse déjà sur nous et que nous n'attendons plus rien de l'avenir !

En prenant congé de ses parents dans l'appartement de la supérieure, Prascovie leur promit d'aller leur faire visite à Vladimir, dans le courant de l'année ; ensuite la famille, accompagnée de l'abbesse et de quelques religieuses, se rendit à l'église. La jeune novice, quoique aussi sensible que sa mère à cette douloureuse séparation, se montrait plus forte et plus résignée, et cherchait à l'encourager. Cependant, pour prévenir les transports de sa douleur dans les derniers moments, après avoir prié quelques instants avec elle au pied des autels, elle s'éloigna doucement, entra dans le chœur où se trouvait les autres religieuses, et parut au travers de la grille. "Adieu, mes bons parents, leur dit-elle ; votre fille appartient à Dieu, mais elle ne vous oubliera pas. Père chéri, mère tendre, faites, faites le sacrifice que Dieu vous commande, et qu'il vous bénisse mille fois !" Prascovie, trop émue, s'appuya contre la grille ; des larmes longtemps retenues couvrirent son visage. La malheureuse mère, hors d'elle-même, s'élança vers sa fille en sanglotant ; l'abbesse fit un signe de la main ; au même instant un rideau fut tiré. Les religieuses entonnèrent le psaume : *Heureux les hommes irréprochables dans leur foi qui marchent dans la loi du Seigneur !* On entraîna Lopouloff et sa femme à la porte de l'église, où leur voiture les attendait : ils avaient vu leur fille pour la dernière fois.

La nouvelle religieuse s'assujettit sans peine à la règle austère du couvent : elle mettait à l'exécution de ses devoirs la plus grande exactitude, et gagna de plus en plus l'estime et l'affection de toute la communauté ; mais sa santé, qui s'affaiblissait visiblement, ne pouvait supporter la vie pénible que son nouvel état exigeait d'elle : sa poitrine était attaquée. Le couvent de Nijeni, construit sur une montagne battue par les vents, était dans une situation défavorable pour ce genre de maladie. Après qu'elle eut passé un an dans cette maison, les médecins lui conseillèrent de changer de séjour.

L'abbesse, que des affaires appelaient à Pétersbourg, résolut d'emmener avec elle Prascovie. Outre l'espoir de favoriser par ce voyage le rétablissement de sa santé, la bonne dame pensait avec raison que la réputation de sa novice, et l'affection que tout le monde lui portait dans la capitale, seraient utiles aux intérêts du couvent. Prascovie devint une sollicitieuse aussi active que désintéressée. Mais, se conformant aux convenances qu'exigeait d'elle son nouvel état, elle ne se répandit point dans la société comme la première fois, et vit seulement les personnes que la reconnaissance et l'amitié lui faisaient un devoir de cultiver.

A cette époque, ses traits étaient déjà fort altérés par l'étisie prononcée qui la minait sourdement ; mais, dans cet état même de dépérissement, il eût été difficile de trouver une physionomie plus agréable et surtout plus intéressante que la sienne. Elle était d'une taille moyenne, mais bien prise : son visage, entouré d'un voile noir qui couvrait tous ses cheveux, était d'un bel ovale. Elle avait les yeux très-noirs, le front découvert, une certaine tranquillité mélancolique dans le regard et jusque dans le sourire.

Elle connaissait la nature et tous les dangers de sa maladie : toutes ses pensées étaient tournées vers un autre monde qu'elle attendait sans crainte et sans impatience, comme une vaillante ouvrière qui a fini sa journée et qui se repose en attendant la récompense qui lui est due.

Quand les affaires de l'abbesse furent terminées, les deux religieuses se disposèrent à retourner à Nijeni. La veille de son départ, Prascovie sortit pour prendre congé de quelques amis qui lui avaient envoyé leur voiture : en entrant dans leur maison, elle trouva sur l'escalier une jeune fille assise sur les dernières marches, et dans le costume de la plus grande misère. La mendiant, la voyant suivie d'un laquais à livrée, se leva péniblement pour lui demander l'aumône, et lui présenta un papier qu'elle tira de son sein. "Mon père est paralytique, lui dit-elle, et n'a d'autres secours que l'aumône que je reçois : je suis moi-même malade, et bientôt je ne pourrai plus l'aider." Prascovie prit le papier d'une main émue et tremblante : c'était une attestation de pauvreté et de bonne conduite donnée par le prêtre de la paroisse. Elle se souvint aussitôt du temps, malheureux où, assise sur les marches de l'escalier du Sénat, elle sollicitait vainement la pitié du public. La ressemblance qu'elle voyait entre le sort de cette pauvre fille et celui qu'elle avait elle-même éprouvé l'émut profondément : elle lui donna le peu d'argent qu'elle avait, et lui promit d'autres secours. Les personnes dont elle allait prendre congé s'empressèrent, à sa recommandation, de faire du bien à cette infortunée et devinrent, depuis cette époque, les protecteurs de son père.

Avant de partir de Pétersbourg, elle avait demandé la dispense de la loi qui défend aux novices de faire leurs vœux définitifs avant l'âge de quarante ans : elle ne négligea rien pour obtenir cette grâce, qui lui fut toujours refusée.

En retournant à Nijeni l'abbesse s'arrêta quelques jours à Novogorod, dans un couvent de religieuses, dont la règle moins austère et la situation auraient été convenables à la santé de la pauvre novice. Celle-ci s'était particulièrement liée, au couvent de Nijeni, avec une jeune compagne qui avait une sœur dans le couvent de Novogorod où elle se trouvait maintenant. Pendant le séjour que Prascovie fit auprès d'elle, cette dernière s'efforça de gagner son amitié ; elle lui apprit que sa sœur avait obtenu de changer de monastère et de venir à Novogorod, et lui conseilla de l'accompagner. L'abbesse, qui voyait sa novice chérie dépérir sous ses yeux, y consentit elle-même, malgré la tendre affection qu'elle lui portait, et fit, en arrivant à Nijeni, toutes les démarches nécessaires.

Prascovie quitta bientôt son ancien monastère, emportant avec elle les regrets de toute la communauté et des personnes de la ville qui l'avaient connue. Elle employa les deux premiers mois de son séjour à Novogorod à faire construire une petite maison de bois, contenant deux cellules pour elle et son amie, parce qu'il ne s'en trouva point de vacante à leur arrivée, et fut très-contente de son nouvel asile. Ses compagnes, qui la connaissaient déjà personnellement, regardèrent son entrée dans leur couvent comme une faveur particulière du ciel, et s'empressèrent de remplir pour elle les devoirs trop pénibles qui ne s'accordaient pas avec sa santé. Ces soins et la tranquillité dont elle jouissait, prolongèrent ses jours jusqu'en 1809.

Déjà les médecins, depuis longtemps, désespéraient de sa vie ; mais, quoi qu'elle-même en eût fait le sincère sacrifice, elle ne croyait point encore sa fin prochaine. C'est sans doute par un bienfait de la Providence que, dans cette cruelle maladie, pour laquelle il n'est plus de remède, la vie semble se ranimer et donner quelques moments d'espoir à l'être qu'elle va bientôt abandonner, comme pour lui cacher les approches de cette heure terrible que personne ne doit connaître.

Prascovie, la veille de sa mort, se promena quelque temps dans les cloîtres avec moins de fatigue qu'à l'ordinaire : enveloppée chaudement dans une pelisse, elle s'assit à la porte du couvent. Le soleil d'hiver semblait la ranimer ; l'aspect de la neige brillante lui rappelait la Sibérie et les temps écoulés. Un traîneau de voyageurs passa devant elle et s'éloigna rapidement : l'espérance fit encore palpiter son cœur. "Le

printemps prochain, dit-elle à son amie, si je me porte mieux, j'irai faire une visite à mes parents à Wladimir, et vous m'accompagnez, n'est-ce pas ?" En disant ces mots, le plaisir brillait dans ses yeux, mais la mort était sur ses lèvres. Sa compagne tâchait de lui montrer un visage riant et de retenir ses larmes prêtes à couler.

Le lendemain, 8 décembre, jour de la fête de sainte Barbe, elle eut encore la force d'aller à l'église pour communier ; mais le soir, à trois heures, elle se trouva plus mal et se plaça sur son lit sans se déshabiller, pour prendre du repos. Plusieurs religieuses étaient dans sa cellule, et, ne la croyant pas en danger, parlaient haut et riaient entre elles dans le but de l'amuser ; cependant la présence de tant de monde la fatiguait. Lorsqu'elle entendit le son de la cloche qui les appelait aux prières du soir, elle les engagea à aller à l'église en se recommandant à leurs prières. "Aujourd'hui, leur dit-elle, vous priez encore Dieu pour ma santé, mais dans quelque semaine vous prierez pour le repos de mon âme." Son amie resta seule

dans sa cellule. Prascovie la pria de lui lire les prières du soir, comme elle en avait l'habitude, et pour accomplir sa tâche jusqu'à la fin. La religieuse, à genoux près de son lit, se mit à chanter doucement les prières ; mais après les premiers versets, la malade lui fit signe de la main en souriant. Son amie s'approcha d'elle, et pouvait à peine l'entendre. "Ma chère amie, lui dit-elle, ne chantez plus, cela m'empêche de prier ; récitez seulement."

La religieuse se remit à genoux ; pendant qu'elle psalmodiait les prières, la mourante faisait de temps en temps des signes de croix. La nuit devint sombre.

Lorsque les religieuses revinrent avec de la lumière, Prascovie n'existait plus. Sa main droite était restée sur sa poitrine, et l'on voyait, à la disposition de ses doigts, qu'elle était morte en faisant le signe de la croix.

FIN

POUR PARAITRE DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO :

LA FEMME AU DOIGT COUPÉ

LE RÉCIT DU PÈRE JÉRÔME

PAR ERCKMAN-CHATRIEN

I

Vous savez, me dit le vieux bûcheron Jérôme Thiry, que notre vallée de la Meurthe est séparée de l'Alsace par la côte de Sainte-Marie, par le Climont, le Donon et d'autres cimes élevées, presque toutes couvertes de sapins.

C'est un pays escarpé, difficile ; bien peu de gens en connaissent les routes et les sentiers.

Après la bataille de Reichshoffen, perdue par le maréchal de Mac-Mahon, aussitôt que les Allemands eurent commencé le siège de Strasbourg, ils gardèrent les débouchés de ces montagnes sur la plaine d'Alsace, à Benfeld, Obernay, Barr, à Molsheim, à Mutzig et Schirmeck, dans le Haut et le Bas-Rhin ; leurs postes se composaient principalement de Badois, cavalerie et infanterie, que les paysans d'Alsace étaient forcés de nourrir à leurs dépens.

Si nous avions pu réunir assez de forces pour faire lever le siège, il aurait fallu d'abord bousculer ces détachements à la sortie des défilés, et les Allemands, quatre fois plus nombreux que nous, n'auraient pas manqué de renforts pour les soutenir. Mais dans notre situation, il s'agissait plutôt de nous défendre, car dès les premiers jours du bombardement, les dragons badois poussaient des reconnaissances jusque dans la vallée de Celles.

Au début, après Reichshoffen, le gros de leur armée, marchant sur Paris, avait coupé la ligne du télégraphe à Raon-l'Étape, et poursuivi son chemin sans s'inquiéter provisoirement des Vosges.

Nous étions donc livrés à nos propres ressources, et enfermés dans nos montagnes, sans autre communication avec la France que par Epinal à l'ouest, par la trouée de Belfort au midi.

Chez nous, à la Bourgonce, tous les soirs, lorsque les forêts se taisaient, nous entendions tonner le canon de Strasbourg ; et ma femme, songeant à notre fils Coliche, engagé dans le 6^e cuirassiers, qui pouvait bien être resté à Reichshoffen, se mettait à sangloter au coin de l'âtre.

Je lui criais qu'elle était folle, que notre Coliche se portait bien, que j'avais fait aussi dans le temps la guerre en Afrique et vu bien des combats, sans perdre seulement un cheveu ; que des espions prussiens répandaient de mauvais bruits pour nous faire perdre courage, etc. ; mais tout cela ne m'empêchait d'être fort inquiet moi-même sur le sort du garçon et de notre fille Richarde, mariée avec Thomas Duhem, tisserand au Chèvrehof, de l'autre côté des montagnes.

Thomas Duhem est un homme vif, et ma fille Richarde n'a pas le caractère trop doux ; la vue des Allemands, vivant chez eux à leurs crochets et leur respirant en quelque sorte l'air de la bouche, ne devait pas les amuser beaucoup, et nous savions déjà que les Prussiens avaient l'habitude de massacrer ceux qui leur faisaient la moindre résistance.

Vous comprenez donc mes inquiétudes ; et d'être là, sans armes, sans chefs pour entreprendre quelque chose, sans nouvelles de mes enfants, cela m'agaçait ; je me disais que tout valait mieux que de rester dans cet état.

On parlait de francs-tireurs réunis à Bruyères, Remiremont, et de mobiles de la Meurthe et des Vosges en train de se former à Epinal, et malgré mes soixante ans, comme j'avais toujours bon pied et bon œil, l'idée me venait d'aller les rejoindre ; ce qui me retenait, c'était cette pauvre femme, qu'il aurait fallu laisser seule dans notre baraque.

Les mauvaises nouvelles se suivaient de jour en jour ; la *Gazette vosgienne* nous apprenait la capitulation de Sedan le 2 septembre, la proclamation de la République le 4, le départ de Crémieux pour organiser la défense nationale à Tours, l'occupation de Colmar par les Badois, leur arrivée à Mulhouse, ainsi de suite.

On aurait dit que le ciel tombait sur nous pour nous écraser.

Vers ce temps, un matin, ayant rêvé toute la nuit à nos misères, je pris le parti d'aller voir ce que faisaient ma fille et mon gendre, avec les petits enfants, au Chèvrehof ; le meilleur moyen d'avoir de leurs nouvelles était encore d'aller en chercher soi-même.

Je le dis à ma femme, qui m'approuva tout de suite, moi suppliant seulement de ne pas prendre avec moi mon fusil ; elle se mit en quelque sorte à mes genoux, pour m'en empêcher, craignant sans doute que l'idée ne me vint en route d'aller rejoindre les francs-tireurs.

Il fallut consentir à ce qu'elle voulait, et le lendemain je partis avec mon bâton, vers trois heures du matin, avant le lever du soleil.

A cinq heures, je tournais le dos à la Pierre-d'Appel, grim pant à droite, sous bois, le sentier des Trois-Sciéries, jusqu'au haut de la Holte ; comme les houlans ne faisaient que parcourir la vallée de Celles, de Schirmeck à Vexaincourt, par Raon-sur-Plaine, je ne tenais pas à suivre la route départementale, pour être arrêté ; j'aimai mieux grimper les ravins de Ralodeau.

Après les grandes averses du mois d'août, le temps s'était bien remis, le beau soleil d'automne brillait à travers les sapins, sur toutes les pentes ; mais la guerre avait arrêté le travail forestier, tout chômait dans la montagne ; on ne voyait que des troncs entassés autour des vieilles sciéries de Brisegenoux, de Saint-Maurice, de Malfosse, et plus haut jusqu'à celle de Coïchot : rien ne marchait plus, on n'entendait plus le grincement des charrettes dans les ornières et le cri des voituriers : " Hue, Bruno !..." tapant sur leurs petits bœufs roux, pour conduire les planches et les madriers aux écluses.

On n'entendait que l'eau tomber dans les vannes et galoper en écumant sur les galets de Saint-Prayel ; c'était bien triste !

Je montais toujours, rêvant à ces choses, écoutant au loin si rien ne remuait, regardant à droite et à gauche avant de tourner un bouquet d'arbres, pour ne pas me trouver nez à nez avec quelque reconnaissance d'Allemands, qui sont les plus grands espions du monde.

Je me repentai mille fois de n'avoir pas apporté mon fusil, au lieu de cette grosse trique, qui ne pouvait me servir à rien dans une parvaille rencontre. Mais les femmes sont obstinées ; la mienne me connaissait depuis trente ans, elle savait que la tentation de tirer aurait été trop forte si j'avais rencontré des houlans, et que j'aurais tout hasardé plutôt que de perdre l'occasion.

Enfin, après avoir laissé Celles, Vexaincourt et Luvigny à gauche, j'arrivai vers midi dans les sapinières du Donon, et une heure après j'étais en haut, parmi les grosses roches où les prêtres sauvages, à ce qu'on raconte, égorgaient les prisonniers de guerre, avant la venue de Notre-Seigneur Jésus Christ.

C'est bien possible, mais les sauvages de nos jours n'ont plus besoin de prêtres pour égorger les prisonniers, ils les laissent mourir de froid, de faim et de misère.

En haut, je m'assis sur une de ces roches, au milieu des ronces où passait le vent, mon bâton entre les genoux, et je me mis à regarder l'Alsace par-dessus les cimes innombrables des sapins.

J'avais derrière moi la vallée de Celles, et en face, de l'autre côté du Rhin, la Forêt-Noire ; à gauche, la Lorraine, avec ses étangs qui reluisaient au soleil, et à droite, par delà Schirmeck, où descend la Bruche, la crête du Climont et le plateau du Champ-de-Feu.

Je regardai longtemps à travers le bleu du ciel, au bout de ces plaines sans bornes.

Ma vue n'était pas encore mauvaise ; mais de si haut et de si loin, il faut quelque temps pour se reconnaître.

Là-bas, dans la direction de Barr, au pied des montagnes, brûlait un village ; ce n'était qu'une étincelle qui brillait, puis semblait s'éteindre, comme il arrive dans tous les incendies.

Oui, ce village brûlait ! Qu'est-ce que c'était ? je ne l'ai jamais su !

Bien d'autres avaient brûlé avant, et d'autres après... Et les gens courront, ils crieront, les femmes et les enfants pleureront ensuite dans la misère, en se rappelant qu'ils avaient du bien, qu'ils étaient heureux, et puis que l'ennemi est venu, que tout s'est envolé en fumée, et qu'ils sont devenus pauvres, qu'il ont faim...

C'est la guerre !

Ayant regardé ce spectacle tout pensif, je tournai la tête, cherchant des yeux Strasbourg, près du Kthin.

Il m'aurait été difficile de le découvrir, sans la fumée qui montait sur les décombres, et les éclairs du canon, qui de seconde en seconde s'étendaient autour sur la plaine.

Le bombardement durait depuis un mois jour et nuit, sans interruption. On n'entendait rien à cette hauteur, rien qu'un bourdonnement sourd dans les échos, vers Mutzig et Saverne. Sans doute alors quelque énorme bombe venait d'éclater ; puis le vent dans les ronces effaçait tout, et ces grands bruits de là-bas se perdaient dans un souffle. Que l'homme est peu de chose !

Au bout d'un quart d'heure, ne voyant rien de plus, je casai la croûte de pain que j'avais emportée pour mon déjeuner, je bus un bon coup de kirsch à ma gourde, et jetant un dernier regard sur la grande désolation de notre Alsace, je gagnai lentement, à travers les bruyères, la route de Framont à nicôte, celle que nos anciens avaient si bien défendue en 1815 et qu'il nous fallait abandonner, faute de soldats.

À Framont, je fis halte une minute à l'auberge de la *Grappe*, où j'appris du père Laurent, l'aubergiste, que les dragons badois venaient souvent chez eux faire des réquisitions en vivres et en fourrages, et qu'ils s'en retournaient à Mutzig, escortant les voitures qu'on était encore obligé de leur fournir.

"Quand tout n'est pas de première qualité, dit-il, les réquisitions se doublent le lendemain."

L'indignation suffoquait ce pauvre vieux et sa femme ; quelques habitants de l'endroit, qui se trouvaient à l'auberge, écoutaient, frémissements de colère ; mais comme un seul coup de fusil sur les Badois aurait fait brûler le village, il fallait bien courber les épaules.

La mère Laurent m'avertit de ne pas passer par Schirmeck, où se trouvait un poste, et je gagnai Ober-Hazlach par la forêt puis les ruines du Nideck, où commence la côte du Schnéeberg, presque aussi haute que celle du Donon.

C'est peut-être l'endroit le plus sauvage, le plus retiré de tous ces pays ; le canon de Strasbourg, alors beaucoup plus proche, retentissait dans les gorges.

La femme et la fille du garde forestier qui demeurait près des ruines furent tout épouvantées de me voir.

"Mon Dieu, me dit la femme, en me reconnaissant, nous vous avions pris pour un Allemand. Où donc allez-vous, père Jérôme ?

—Je vais voir mes enfants, au Chèvrehof ; nous n'en avons plus de nouvelles, et par ce temps de malheur, cela nous inquiète.

—Ah ! dit-elle, vous avez de la chance que les dragons badois ne vous aient pas rencontré ; ils vous auraient attaché à la queue d'un cheval, comme ce pauvre Mathieu, de la scierie, qu'ils ont fait courir jusqu'à la mort.

—C'est bon, madame, ils ne me prendront pas, j'ouvrirai l'œil."

Et m'étant assis un instant dans la petite maison forestière, je m'informai de ce que le garde était devenu ; il était parti depuis la bataille de Reichshoffen, et ces bonnes gens savaient qu'on l'employait avec quelques autres au service des dépêches, du côté de Wesserling.

Cela me fit plaisir, et je partis de là vers cinq heures, pour grimper la terrible côte du Schnéeberg, où je n'arrivai qu'à la nuit close.

De la Schnéematt, on voyait le bombardement de Strasbourg comme peint en rouge au fond de la plaine ; les obus montaient et descendaient autour en demi-cercle, et chaque coup tonnait dans les roches.

Mais à quoi bon parler de ces choses ? Tout le monde les a vues et se les rappelle.

Je poursuivis mon chemin par la sapinière, et vers neuf heures j'arrivais à Dabo, sous la roche de Saint-Léon.

Le pauvre village ne donnait pour ainsi dire pas signe de vie : toutes les baraques étaient fermées, et pas un chien n'aboyait ni de près ni de loin.

Mais, étant trop fatigué pour continuer ma route, je fis halte devant l'auberge d'Antoine Dielenschneider. Une lumière brillait par les fentes des volets ; on parlait à l'intérieur.

Au premier coup que je frappai, la lumière s'éteignit et tout se tut. On ne voulait pas m'entendre.

Je frappais, je frappais, criant :

"Antoine !... Antoine !..."

À la fin pourtant, l'aubergiste entr'ouvrit sa porte en bégayant : "Qui... qui... qui est-ce qui est là ?

—C'est moi, Jérôme, de la Bourgonce...

—Ah ! ah ! c'est vous... Ah ! c'est différent... Entrez... entrez !

Il s'aplatit contre le mur pour me laisser passer ; puis, remettant la barre, il ralluma sa lampe, tout tremblant, dans la cuisine, et nous entrâmes ensemble dans la salle d'auberge, où rien ne bougeait.

Aussi quel ne fut pas mon étonnement de la voir pleine de monde, des messieurs et des dames, tous bons bourgeois de la plaine, accoudés autour des tables de sapin, me regardant, les yeux écarquillés, sans murmurer un mot.

Ils étaient venus se réfugier à Dabo depuis la bataille de Reichshoffen, attendant la fin de la guerre.

Aussitôt que je fus assis et que Dielenschneider eut expliqué qui j'étais, chacun me demanda des nouvelles.

Je leur dis que chez nous on n'avait pas encore vu d'Allemands ; que des francs-tireurs et des mobiles se réunissaient vers Epinal ; que les mobiles de Saint-Dié se trouvaient à Metz, ayant reçu l'ordre de partir au premier moment ; et que sauf quelques batteurs d'estrade, des dragons badois établis à Schirmeck, qui poussaient leurs reconnaissances jusqu'à Raon-sur-Plaine, l'ennemi ne paraissait nulle part dans la vallée de la Meurthe ; que, du reste, les gardes nationaux les attendaient.

La mère Berbel, la femme de l'aubergiste, étant venue me servir du fromage et du vin, tout à coup ces gens, pendant que je mangeais, se mirent à raconter plusieurs ensemble, comme des êtres heureux de pouvoir dire aussi quelque chose, qu'ils étaient arrivés de partout, après la bataille de Reichshoffen ; qu'une compagnie de francs-tireurs, des jeunes gens de bonne famille, étaient aussi venus pour défendre Dabo, mais qu'à la première nouvelle de l'approche des Allemands, une nuit, tous avaient pris leur volée dans la haute montagne, et que fort heureusement les Allemands n'avaient pas profité de leur retraite, ne voulant pas quitter la grande route, ni la ligne du chemin de fer ; qu'ils assiégeaient Phalsbourg, et autres choses semblables.

Je leur répondis que chez nous les francs-tireurs de la Meurthe et des Vosges ne suivraient pas l'exemple de ceux dont ils parlaient et qui peut-être, ne se voyant pas en nombre, avaient bien fait de se réunir aux nôtres, pour attendre l'ennemi. Et là-dessus je demandai à me coucher.

Antoine me conduisit dans sa grange, où je m'étendis sur une botte de paille, tous les lits de la maison étant occupés par ces étrangers.

Le lendemain, au petit jour, après avoir payé ma dépense, je descendis au Chèvrehof, sans rencontrer un seul Allemand.

Vous pensez bien que ma fille, mon gendre et les enfants furent étonnés de me voir, et que l'on s'embrassa de bon cœur.

Duhem était bien triste, l'ouvrage ne marchait plus, tout était hors de prix ; sans leur vache et leur champ de pommes de terre, entre les bois, au haut de la côte, on n'aurait pas su comment vivre.

Richarde tempêtait, serrant les poings et maudissant les Bavares qu'elle avait vu passer par escadrons dans la vallée,

avec leurs canons et leurs chevaux innombrables, sans s'arrêter, car ils criaient tous : "Parisse!... Parisse!..." et n'avaient pas de temps à perdre; sans cela, leur baraque et tout le pays auraient été pillés de fond en comble.

"Au! quand le bon Dieu nous laissera-t-il prendre notre revanche?" disait-elle.

Duhem, tout pâle, se taisait; s'il n'avait pas eu cette masse d'enfants, je suis sûr qu'il aurait tout quitté pour se joindre aux francs-tireurs.

Son indignation à lui venait surtout de ce que les Allemands, en passant, nous appelaient par moquerie :

"La grande nation!"

Il me fallut rester là deux jours, tant j'étais fatigué d'avoir grimé durant treize lieues, toujours par des chemins de traverse.

Enfin, le troisième jour, de très-grand matin, ayant embrassé les enfants dans leur lit et serré la main du brave Duhem, je me remis en route, suivant à peu près le même chemin pour revenir à la Bourgoncée. Entre six et sept heures du soir, je me retrouvais à Framont, à l'auberge de la *Grappe*, où je passai la nuit, et c'est là que j'ai vu les premiers Allemands révenir en déroute de Pierre-Percée.

Cette fois, leur reconnaissance n'avait pas complètement réussi, ils avaient rencontré des franc-tireurs et des mobiles, et cinq charrettes de blessés les suivaient.

On n'a jamais vu de gens plus furieux, plus indignés. Ils entraient dans les maisons, demandaient du linge, de l'eau-de-vie; ils hurlaient et menaçaient de tout brûler au moindre retard à les servir.

Par bonheur, l'officier qui s'élança dans notre salle, suivi de quelques hommes, me voyant là, tranquillement assis à table, en train de souper avec Laurent et sa femme, me prit pour un domestique de l'auberge. S'il avait su que je venais de la vallée de la Meurthe, il m'aurait bien sûr traité en espion: le temps de me conduire dans la rue, de m'appliquer contre le mur, et pan... mon voyage aurait été fini tout de suite.

C'était leur manière de vous juger, comme nous l'avons appris plus tard.

Après tout ce bruit, ils poursuivirent leur chemin vers Shirneck; et moi, pensant d'après leurs menaces qu'ils ne tarderaient pas à revenir en force, j'allai me reposer quelques heures seulement et je repartis d'un bon pas, au clair de la lune, pour ne pas me faire prendre à leur retour.

Je regagnai le haut du Donon, les trois scieries du Rabodeau, Etival, et vers neuf heures du matin je rentrai à la Bourgoncée, dans ma baraque, où la moitié du village vint me demander des nouvelles de Richarde, de l'Alsace et surtout de la rencontre des francs-tireurs avec les Badois, aux environs de Celles; mais, n'ayant pas été témoin de l'affaire, je dis simplement ce que je savais: le passage des cinq voitures de blessés à Framont, et la fureur des Allemands, qui menaçaient de revenir bientôt.

Cette rencontre heureuse ranima le courage de bien des gens timides; le rapport en fut affiché dans toutes les communes, à la porte des mairies.

Le voici. Vous le lirez peut-être avec plaisir.

Rapport du capitaine de la compagnie des francs-tireurs de la Haute-Saône.

"Le jeudi 22 septembre, par ordre de M. le préfet des Vosges, la compagnie des francs-tireurs de la Haute-Saône est partie pour Rambervillers.

"A Girecourt, une dépêche du maire de Rambervillers, annonçant que les Prussiens étaient à Raon, décida la compagnie à se porter rapidement sur Raon-l'Étape, où elle arriva vers huit heures du matin. Le capitaine se mit tout de suite à la disposition du commandant de la garde mobile, M. Brisac.

"Il fut convenu que la compagnie, renforcée de la compa-

gnie Marchal et de deux compagnies de la garde mobile, remonterait la route de Raon à Celles, jusqu'à l'ouverture de Pierre-Percée, et suivrait cette vallée jusqu'à Pierre-Percée même, qu'elle occuperait s'il était possible.

"La compagnie arriva vers une heure à l'entrée de la vallée et attendit la compagnie Marchal et les deux compagnies de la garde mobile qui devaient opérer avec elle.

"La compagnie Marchal poussa une reconnaissance jusqu'à Celles, où elle s'arrêta.

"Vers une heure et demie, les deux compagnies de la garde mobile arrivèrent à la scierie de la Jus, au point de jonction des deux vallées, où elles firent halte, pour laisser reposer les hommes.

"Les francs-tireurs de la Haute-Saône occupaient le côté gauche de la vallée; la garde mobile faisait halte du côté droit, à l'entrée de la même vallée, un peu en retrait vers la scierie.

"A deux heures, des femmes arrivant par la route de Pierre-Percée annoncèrent par des cris que les Prussiens s'avançaient.

"A cette nouvelle, une vingtaine d'hommes de la compagnie des francs-tireurs de la Haute-Saône traversèrent la vallée au pas de course, pour aller prévenir la garde mobile de l'arrivée de l'ennemi. Trente hommes de la même compagnie se déployèrent en tirailleurs dans le bois où ils se trouvaient.

"Aussitôt prévenue, la garde mobile prit position dans les broussailles placées entre la ferme et la scierie; les deux côtés de la vallée se trouvaient protégés par ce double mouvement.

"A deux heures et demie, la tête de la colonne prussienne ayant dépassé la ligne des tirailleurs, les francs-tireurs ouvrirent, à quatre-vingts mètres environ, un feu très-nourri, pendant vingt minutes, et qui continua, en se ralentissant, pendant trois quarts d'heure environ.

"La garde mobile, de son côté, répondit bravement au feu de l'ennemi.

"Pendant la fusillade, une partie de la colonne prussienne essaya de tourner la position des francs-tireurs, pour leur couper la retraite; en même temps, les flanqueurs ennemis arrivaient par le haut de la colline et auraient pris les francs-tireurs entre deux feux, s'ils ne s'étaient repliés de suite, ce qu'ils firent sans cesser le feu. Ils traversèrent ensuite la vallée, passèrent la rivière de la Plaine et prirent position dans un bois situé en face.

"Le lieutenant Godard, attaché à la compagnie comme officier du génie, et trois francs-tireurs, n'avaient pas suivi le mouvement; ils étaient restés au bord de la colline, dans la situation périlleuse que nous avions cherché à éviter.

"A ce moment, le jeune Ménard, Louis, de Gonhemont, traversa la prairie sous le feu et vint les avertir du danger. En revenant avec eux, toujours sous le feu de l'ennemi, il tua un officier monté, qui se trouvait arrêté auprès de la scierie, d'où il dirigeait le mouvement.

"Les Prussiens pénétrèrent dans la scierie et découvrirent dans une alcôve un blessé de la mobile, que notre chirurgien, le docteur Gauthier, venait de panser; ils lui tirèrent deux coups de fusil et le jetèrent ensuite par la fenêtre, le laissant pour mort.

"De l'autre côté de la vallée, les flanqueurs ennemis ouvrirent à travers le bois un feu très-vif sur le flanc de la garde mobile et des francs-tireurs qui l'accompagnaient.

"Une partie des gardes mobiles et les francs-tireurs se portèrent avec beaucoup d'entrain sur la lisière du bois et parvinrent rapidement à déloger les tirailleurs ennemis; c'est sur ce point que leur feu nous fit éprouver les pertes les plus sérieuses.

"Au même moment, la mort du commandant prussien tué par le jeune Ménard les décida à battre en retraite; le feu se ralentit, et l'ennemi remonta la vallée par laquelle il était venu, emportant ses morts et ses blessés, sauf un.

"Les forces prussiennes se composaient de deux compagnies, que nous avons évaluées à quatre-vingt-cinq hommes envi-

(1) "Paris!... Paris!..."

ron et vingt-cinq cavaliers ; elles étaient commandées par trois officiers montés.

“ D'après les renseignements qui nous ont été transmis, les paysans des environs ont été requis de faire des fossés, où ont été enterrés quarante-sept hommes, dont deux officiers. Le corps du commandant a été enfermé dans un cercueil et expédié en Prusse. Enfin, un quatrième officier a été trouvé mort par un garde forestier.

“ Les pertes de nos troupes se sont élevées, suivant le rapport ci-annexé du chirurgien des francs-tireurs, à deux gardes mobiles tués et trois blessés, dont l'un très-grièvement.

“ La compagnie des francs-tireurs n'a pas éprouvé de pertes, grâce à la position avantageuse qu'elle occupait dans le bois.

“ J'ai le plaisir de signaler la belle conduite du docteur Gauthier, qui a donné ses soins à plusieurs reprises, sous le feu ennemi, aux blessés de la garde mobile.

“ J'ai lieu de me féliciter vivement qu'on ait attaché à ma compagnie M. Godard, lieutenant du génie, dont nous avons apprécié les bons conseils et le sang-froid au moment de l'action.

“ Raon, le 26 septembre 1870.

“ Signé : DE PERPIGNAN.”

On lisait encore cette affiche devant la mairie, quand Strasbourg, le 28 septembre, ouvrit ses portes aux Allemands.

La grande armée qui faisait le siège de la ville devint libre, et chacun pensa qu'elle ne tarderait pas à entrer dans les montagnes.

Tous les étrangers qui passaient à la Bourgonce, les jeunes gens échappés de l'Alsace, allant rejoindre Cambriels vers Langres et Epinal, disaient :

“ Le chemin est ouvert ; ce n'est pas trois bataillons de francs-tireurs et quelques mobiles réunis à Raon-l'Étape qui peuvent garder vos défilés ; bientôt les Badois seront ici.”

Ils avaient raison ; huit jours après, nous devions les voir bombarder nos baraques.

II

Mais pour bien comprendre ce que je vais vous dire maintenant, il faut se représenter le pays entre Saint-Dié et Étival.

Lorsque vous descendez de Saint-Dié à Raon-l'Étape en suivant l'ancienne route nationale ou le chemin de fer sur l'une ou l'autre rive de la Meurthe, en arrivant à la gare de Saint-Michel, vous apercevez un plateau qui s'étend à votre gauche ; au-dessus de ce plateau se découvrent, parmi les vergers, trois ou quatre petits clochers, et plus loin la ligne des montagnes vers la France.

En avant de cette ligne s'avancent deux pitons exactement pareils et tout noirs de sapins : ce sont les Jumeaux.

Entre les deux cimes se développe une gorge ; au fond de la gorge se trouvent : d'un côté, la Bourgonce, où je demeure, appuyée contre le piton du sud, et de l'autre côté, la Salle, appuyée contre l'autre piton en face.

Les deux petits villages sont éloignés l'un de l'autre d'environ deux kilomètres, qui mesurent la largeur du vallon.

Là, vous êtes au milieu des bois ; tout autour de vous s'élèvent en pentes les forêts de Saint-Michel, des Jumelles, etc. ; jamais on n'aurait cru que la guerre viendrait chez nous.

En avant de la gorge se croisent deux chemins ; l'un d'Étival à la Bourgonce, entre sous bois et se rend à Bruyères ; l'autre, de la gare de Saint-Michel à la Salle, conduit à Rambervillers.

A leur embranchement, sur le plateau des Jumeaux, se trouve Nompaltilze ; le plateau, y compris ses pentes légères et ses ondulations, peut bien avoir de cinq à six kilomètres dans tous les sens ; il est bordé d'autres petits villages, tels que les Feines, Brehimont, Biarville, Deyfosse, vers la ligne du chemin de fer ; et de l'autre côté, Lehan, Saint-Remy, Saint-Odile, sur la lisière des forêts.

La route d'Étival à Nompaltilze traverse en ligne droite un petit renflement de terrain appelé la Mollière, qui domine tout le pays.

C'est là que les nôtres, arrivant, dans la nuit du 5 au 6 octobre, de Remiremont et de Bruyères, auraient dû se porter d'abord pour commander le champ de bataille ; mais ils n'avaient pas assez de canons, je pense ; et de jeunes troupes, des mobiles qui n'ont jamais manœuvré ni même fait l'exercice, pouvaient difficilement tenir en rase campagne.

Enfin, que ce soit pour ces raisons ou pour d'autres, notre petite armée se tint plus en arrière, près des montagnes ; en reculant de quelques pas sous bois, son feu balayait la plaine à deux mille cinq cent mètres.

Mais vous verrez cela plus tard ; j'ai voulu seulement vous donner une idée de la position.

Sept jours après la prise de Strasbourg, le 5 octobre au matin, Petit Genêt, le colporteur, arrivant la hotte au dos, s'arrêta quelques instants à l'auberge de la *Pomme du pin*, et dit à tous ceux qui voulaient l'entendre que les Badois, cavalerie, infanterie, artillerie, venaient de déboucher en deux colonnes, l'une par la vallée de Celles à Raon-l'Étape, l'autre par la vallée de Senones à Étival ; qu'à Raon, ayant essayé le feu d'une dizaine de vieux soldats embusqués près de la Trouche, ils avaient fusillé dans les rues, au hasard, tous ceux qui se rencontraient ; de sorte que dix-neuf honnêtes bourgeois, pères de famille, complètement étrangers à l'affaire, se trouvaient étendus sur le pavé ; et que la colonne d'Étival, poursuivant quelques francs-tireurs en retraite sur Bambervillers, par les bois de la Haute-Sapinière, avait mis le feu dans les deux petites fermes de Tencrace et de la Chipotte, en massacrant les pauvres gens qui s'y trouvaient.

“ Le vieux fermier de la Chipotte et son fils sont là, couchés devant leur baraque en flammes, disait-il ; la grand'mère seule a échappé au carnage, s'étant sauvée sous bois ; mais elle est comme folle.”

C'est ce que ce colporteur avait vu, caché dans un fourré voisin ; et, les Badois à peine partis, il s'était dépêché de prendre la traverse, en allongeant le pas.

Figurez-vous l'épouvante des femmes et même d'un bon nombre d'autres, en apprenant que des barbares pareils se trouvaient à sept kilomètres de chez nous, et qu'ils ne pouvaient tarder à venir.

Moi, je ne pensais qu'à la vengeance ; mais comme les traitres ne manquaient pas au village, non plus qu'ailleurs et qu'on pouvait être dénoncé pour avoir tiré sur les Prussiens, je me contentai provisoirement d'aller examiner moi-même aux environs ce qui se passait.

Je grimpai la côte des jumelles dans les ronces, jusqu'au-dessus de Nompaltilze, pensant voir de loin quelques houlans sur la plaine, mais je n'en vis point.

Les Allemands étaient encore tous là-bas, et les mobiles de la Meurthe et des Vosges, avec quelques francs-tireurs, arrivaient seuls, en retraite, sans être poursuivis.

Un grand nombre occupaient déjà Brehimont, Biarville, la Vacherie, de ce côté-ci du chemin de fer.

Je descendis les voir. Ils s'établissaient par bandes dans les vergers, dans les jardinets autour des maisonnettes, posant leurs marmites dans les ruelles et faisant leur cuisine au milieu des femmes et des enfants qui venaient les regarder.

J'ai vu ça. C'étaient de braves garçons ; les uns en grosse vareuse de laine brune et chapeau de feutre ; les autres en blouse et casquette de toile, la musette aux provisions sur la hanche.

Ils ne demandaient rien pour rien, le préfet d'Epinal ayant d'ailleurs envoyé l'ordre à tous les maires de ne rien leur donner sans autorisation écrite.

Ils avaient tous la barbe longue d'un mois et paraissaient bien résolus à nous défendre.

Leur air décidé me fit plaisir, cela me remonta le cœur.

Le soir en rentrant à la maison, mon parti de soutenir les autres était arrêté ; Catherine le devinait à ma figure ; et comme nous mangions notre lait caillé et nos pommes de terre, tout pensifs, elle se mit à me demander :

“ Qu'est ce qui se passe, Jérôme ?

— Oh ! pas grand'chose ; quelques francs-tireurs sont arrivés de Brehimont, à la Vacherie, près de la gare ; ils se reposent dans les champs, ils font bouillir leurs marmites.

— Oui, c'est bon ; mais les Allemands arrivent d'Etival, derrière eux...

— Les Allemands !... Qu'est-ce que les Allemands auraient à gagner ici ? S'ils vont quelque part, c'est à Saint-Dié, frapper des réquisitions. A Saint-Dié, c'est tous gens riches, bons bourgeois, rentiers, fabricants, commerçants, sans parler de l'évêché et du grand séminaire. A la bonne heure, c'est là qu'on peut réquisitionner des cent et des mille ; mais ici, à la Bourgonce, nous sommes tous maigres comme des râles..... Qu'est-ce que ces Prussiens auraient à nous demander ?

Elle me regardait dans le blanc des yeux et ne paraissait pas beaucoup me croire.

— "Où ! mais fit-elle, Rosalie Bénard dit que les chemins de Remiremont et de Bruyères se croisent en avant du village, à Nompatlize, et que si les Allemands veulent gagner Epinal, ils seront bien forcés de passer ici."

Ce Bénard était du conseil municipal et sa femme, la grande Rosalie, allait partout raconter comme "ne pie-borgne ce qu'on délibérait à la mairie.

Cela me fâcha ; je répondis à Catherine que si les Prussiens venaient, on s'arrangerait pour les bien recevoir, et qu'un vieux soldat, un ancien sergent, ne pourrait pas rester les bras croisés dans une occasion pareille, sans passer pour un vaurien.

Alors les cri commencent, mais je me levai, j'allumai ma pipe et je sortis.

La rue était pleine de monde, regardant au loin, monter la fumée derrière la Haute-Sapinière, où brûlaient les deux fermes. Et c'est là que je vis l'égoïsme et la bêtise des gens ; il y en avait qui couraient, la pioche sur l'épaule, enterrer leurs deux liards !...

Je pourrais tous les nommer, mais j'aime mieux me taire, car des gens pareils sont la honte d'un pays. Et puis nous en avons vu bien d'autres, comme l'enlèvement de la caisse du 32^e de marche... Mais c'est assez sur ce chapitre.

Ma femme vint aussi crier avec les autres, et je rentrai bien vite m'assurer qu'elle n'avait pas caché mon fusil ; heureusement elle n'y avait pas encore pensé. Je le décrochai de dessus la porte, et j'allai le fourrer sous quelques bottes de paille dans la grange, derrière les poutres.

Catherine revint presque aussitôt, et, voyant que le fusil n'était plus à sa place, elle recommençait à crier, mais je lui dis :

— "Ecoute, si tu m'ennuies, je pars tout de suite me mettre avec les francs-tireurs de Colmar, à Brehimont, près de la gare, où les coups vont pleuvoir comme la grêle, et tu ne me verras plus qu'après l'affaire, si j'en reviens ; ainsi, laisse-moi tranquille !"

Nous étions encore à nous disputer, quand tout à coup j'entends dehors une troupe défilé ; je regarde, c'était un bataillon de mobiles arrivant de Bruyères ; il allait en avant du village. La nuit était profonde ; les officiers marchaient auprès de leurs hommes, en disant :

"Par ici !... par ici !..."

D'autres commandements s'entendaient au loin, sur le plateau de Nompatlize.

"Halte !... Front !... Sac à terre !... etc.

J'étais penché dans notre petite fenêtre et j'écoutais ; Catherine ne disait plus rien.

Et toute cette nuit, jusqu'au matin, d'autres troupes, sortant de la forêt derrière nous, défilèrent par la Bourgonce et la Salle et prirent position de Saint-Rémy à Nompatlize.

Je vous ai déjà dit que trois bataillons de mobiles de la Meurthe, un bataillon de mobiles des Vosges et quelques compagnies de francs-tireurs occupaient les hameaux entre le chemin de fer et la montagne ; dans cette nuit arrivèrent un régiment de mobiles des Deux-Sèvres, des compagnies de francs-tireurs de la Marche, du Rhône et des Bretons ; enfin,

le 2^e bataillon de mobiles des Vosges, de Neufchâteau ; il avait pris le chemin de fer jusqu'à Bruyères, et venait de Corcieux ; en tout, huit mille hommes, avec quatre pièces de campagne, mais sans vivres, sans ambulances, accourant à la première nouvelle de l'entrée des Allemands dans la vallée de la Meurthe, et se portant, à mesure de leur arrivée, en avant des Jumeaux, pour défendre la route de Remiremont et d'Epinal.

Ces choses, nous les avons apprises plus tard, car alors une brume épaisse remplissait la gorge et s'étendait sur la plaine.

Je sortais de temps en temps jeter un coup d'œil aux environs ; mais on ne voyait pas au bout de notre ruelle, et je rentrais fumer des pipes, rêver au coin de l'âtre.

Ma femme n'avait pas voulu se coucher, elle dormait appuyée contre son lit ; et, voyant cela, sur les sept heures, j'étais tout doucement mes sabots, je mis à la cuisino une bonne tranche de pain dans mon havre-sac, j'entrai dans la grange prendre mon fusil, et je partis au milieu du brouillard, suivant le chemin de Nompatlize.

Il faisait encore sombre à l'ombre des forêts.

Derrière la haie à gauche, sur les prés, les mobiles essayaient d'allumer leurs feux dans l'herbe humide ; mais à peine, de loin en loin, quelques petites flammes perçaient la brume ; et sur la côte, à main gauche, d'autres mobiles dormaient, tout trempés de rosée, étendus dans les pommes de terre.

Malgré cela, le soleil rouge montant sur les sapins de la côte d'Auremont, vers l'Alsace, de l'autre côté de la vallée, ne pouvait plus tarder à faire sa trouée, et l'on sentait d'avance que la journée serait chaude.

Rien, du reste, n'était changé ; les petites maisons se suivaient à la file le long du chemin, les coqs chantaient comme à l'ordinaire ; les cloches de Saint-Rémy, de la Salle, etc., se répondaient, sonnait matines ; jamais on ne se serait douté que bientôt le pays allait s'éveiller au bruit du canon.

Et comme j'allais ainsi, un roulement sourd de pas et de fourgons derrière moi me fit tourner la tête ; le 32^e de marche, un général et un colonel en avant, arrivait par le brouillard, avec une pièce de huit et des fourgons de gargousses.

J'avais fait halte, et je le regardais défilé à droite, dans le chemin de la Void-de-Paru, pour gagner le coin du bois des Jumelles.

Alors je fus tout réjoui, car, on a beau dire, les anciens soldats n'ont pleine confiance que dans les troupes régulières, c'est plus fort qu'eux : de voir des hommes emboîter le pas, le fusil à volonté sur l'épaule, cela fait du bien ; on se dit que des hommes pareils savent obéir au commandement, obliquer à droite, à gauche, en bataille, ajuster, et croiser la baïonnette.

Oui, je respirai plus à mon aise ; et vingt minutes après, entre les premières maisons de Nompatlize, ayant jeté les yeux vers les Jumelles, ce fut une véritable satisfaction pour moi de reconnaître que la pièce était déjà en position au coin du bois, et pointée sur le plateau de la Mollière, les fourgons abrités derrière, dans une tranchée couverte de broussailles, les hommes de soutien à distance à droite et à gauche, en tirailleurs sur les deux versants de la côte.

Ah ! si nos mobiles avaient bien connu leur affaire !... Mais il faut du temps pour apprendre à manœuvrer, et combien de ces jeunes gens n'avaient pas même été à la cible ! Tout le pays en fourmillait ; ils arrivaient par bandes de la gare, et je les entendais dire que là-bas les Allemands s'avançaient sur deux colonnes, le long de la Meurthe, pour tourner le pont de la Voivre ; mais que les francs-tireurs embusqués près du chemin de fer les empêchaient de passer.

Sans mépriser les francs-tireurs, qui se sont bravement comportés partout, j'aurais mieux aimé des soldats de ligne, avec une ou deux pièces de canon ; mais il faut se contenter de ce qu'on a ; nos quatre pièces étaient en position ailleurs, elles ont rendu de grands services, et nous n'avions pas trop de munitions pour les approvisionner.

Enfin, nous allions voir !

Tout en gagnant le haut du village, à travers la masse de

gens qui se sauvaient, emportant les uns leurs meubles, les autres chassant leur bétail, d'autres appelant les enfants perdus dans la bagarre, j'entendais déjà quelques coups de fusil vers Saint-Michel; sans doute quelques dragons ennemis venaient de paraître auprès du pont, et nos francs-tirours les saluaient.

Il pouvait être alors huit heures et demie, et je me disais que la grande giboulée ne tarderait pas à venir.

J'avais, au bout de Nompatlizo, mon cousin, le vieux charron Millerot, auquel je fournissais du bois de charonnage; sa maison est la plus avancée vers la gare; comme j'entrais chez lui, le pauvre vieux, entendant la fusillade, criait:

"Nous sommes perdus!"

Et sa femme, la vieille Madeleine, toute perclue de rhumatismes, essayait de se sauver sur ses béquilles!

Je l'arrêtai dans la cour en lui disant:

"Où courez-vous, Madeleine?"

—Ah! laissez-moi... criait-elle; laissez-moi... Que le Seigneur ait pitié de nous!...

—Tenez, lui dis-je en la prenant par le bras, entrez dans la cave, vous serez bien."

Je l'aidai même à descendre, et j'allai prendre au hangar une botte de paille que je lui donnai en criant:

"Couchez-vous là-dessus, et ne craignez rien, il ne vous arrivera pas de mal."

Après quoi je fermai la porte.

Le père Millerot me regardait faire sans rien dire, il murmurait je ne sais quoi.

Nous montâmes au premier; les deux fenêtres du coin, en haut, donnaient l'une sur les Feines, et l'autre sur le plateau de la Mollière; on voyait de là toute la plaine: les montagnes bleues du côté de l'Alsace, à perte de vue; Etival au nord, Herbaville au sud, et toute la ligne du chemin de fer, comme tracée à l'encre devant soi.

Malheureusement, si la maison jouissait d'un beau coup d'œil, on la voyait aussi de loin; d'autant plus qu'elle venait d'être recrépie et blanchie à neuf, c'était la plus belle cible du pays; Dieu sait les balles et les boulets qu'elle allait recevoir.

La première chose que je fis, ce fut de décrocher les fenêtres et les volets et d'aller les porter dans une chambre derrière.

Millerot, sa tête grise entre les mains et les coudes sur la table, ouvrait de grands yeux et soupirait:

"Oh! oh! quel malheur!..."

Il avait entraîné la moitié du village à voter pour le plébiscite, et voyait maintenant où cela nous avait conduits.

Les coups de fusil redoublaient à trois kilomètres en avant de nous, un peu sur la gauche; les dragons badois voulaient tourner le pont; les francs-tirours du Colmar et de Neuilly tenaient ferme à la Vacherie; je voyais la fumée de la fusillade monter sur les vergers, et dans ce moment même deux coups de canon tonnèrent du côté d'Etival.

Je courus à l'autre fenêtre: les Allemands, en masse, attaquaient Biarville, et, plus à gauche encore, un ou deux de leurs régiments défilaient, le fusil sur l'épaule, derrière la Mollière, pour attaquer Saint-Remy; de l'endroit où j'étais, on voyait étinceler la frange de leurs baïonnettes derrière le plateau. La fusillade s'engageait aussi du côté de Saint-Remy, occupé par les mobiles des Deux-Sèvres; nous étions attaqués aux deux bouts de notre ligne et au centre.

A peine les coups de canon des Allemands avaient-ils tonné, que le nôtre, au coin du bois des Jumelles, leur répondait, puis les deux de la Bourgonce.

Ainsi commença la bataille, et dans tout Nompatlizo ce ne fut qu'un cri:

"Les Prussiens arrivent!..."

En même temps, les portes, que les paysans avaient fermées à l'intérieur, étaient enfoncées à coups de crosse, et les mobiles envahissaient les maisons jusqu'au grenier, ouvrant le feu par les fenêtres et les lucarnes.

La chambre où nous étions, Millerot et moi, se remplit tellement de monde, qu'on se gênait les uns les autres pour tirer;

cela fut même la cause de la mort d'un certain nombre, qui ne purent s'éloigner à temps des fenêtres, après avoir fait feu, pour s'abriter derrière les murs.

Il faut aussi vous dire que plusieurs de ces jeunes mobiles ne savaient pas même épauler et qu'ils détournaient la tête avant de lâcher la détente. Un de leurs officiers s'en aperçut et donna l'ordre de former la chaîne, les bons tireurs en avant et les autres derrière pour charger; de sorte que le feu roulant commença dans les règles dès que les Allemands eurent dépassé Biarville, en face de nous, à mille mètres, et qu'ils se mirent en marche sur les Feines pour tourner le village.

Il pouvait être alors dix heures. La fusillade roulait; on se serait cru dans un moulin, et c'est dans cette demi-heure que notre maison fut tellement criblée de balles, qu'on ne mettrait pas la main au mur, du côté de Biarville, sans en couvrir trois ou quatre: on ne pouvait plus s'approcher d'une fenêtre sans risquer d'être tué sur-le-champ; deux ou trois fois, je sentis au milieu de la fumée celui qui me précédait s'affaisser contre moi; c'est à peine si je m'en apercevais, car dans des moments pareils on ne pense plus à rien: tout vous est égal, pourvu qu'on tue et qu'on se venge.

Enfin, en moins de vingt minutes, nous eûmes huit morts et dix-neuf blessés; notre maison seule faisait une ambulance. Mais cela ne nous empêcha pas de tenir là sous notre feu, à huit cents mètres, tout un bataillon de ces Allemands, sans lui permettre de faire un pas en avant pour gagner les Feines.

Nous avons appris par la suite que nous leur avions tué un commandant, pas mal d'autres officiers et beaucoup de soldats, de sorte qu'en passant le lendemain devant notre baraque, le général en chef ne put s'empêcher de dire:

"Cette maison nous a coûté cher!"

Je vous raconte seulement ce que j'ai vu moi-même de notre côté; cela ne signifie pas que l'autre bout de Nompatlizo et dans les autres villages on n'ait pas fait son devoir. Non! Je suis sûr, quoique plusieurs aient prétendu que certains bataillons de mobiles n'avaient pas tenu assez ferme, je suis sûr que ces jeunes gens se sont aussi bien comportés qu'il était possible de l'espérer d'hommes qui n'avaient jamais été au feu.

Ce qu'il y a de positif, c'est qu'il aurait fallu démolir la baraque du cousin Millerot, morceau par morceau, pour nous en chasser, si l'attaque des Allemands n'avait pas mieux réussi du côté d'Etival; c'est par là, en descendant de la Mollière, après avoir mis le feu dans dix ou douze maisons avec leurs obus, qu'ils sont entrés, remontant la rue au pas de course.

C'est alors aussi que notre officier nous commanda d'évacuer la maison, ce que nous fîmes en bon ordre, moi l'un des derniers.

Je me souviens que, trouvant le cousin Millerot assis en bas, sur la dernière marche de son escalier, parmi les morts et les blessés qu'on ne pouvait emporter et dont le sang coulait jusque dans la ruelle, je lui criai en passant:

"Cousin, éveillez-vous! Montez bien vite un drapeau blanc au bout d'une perche sur votre maison, si vous ne voulez pas être incendié; vous aurez une ambulance chez vous... mais il n'y a pas de temps à perdre."

Et je sortis, suivant les autres sur la côte, où les tirailleurs du 32^e de marche, alignés dans les broussailles, continuaient la fusillade sans interruption.

C'est principalement sur eux que pleuvaient les obus des Badois; en grim pant là-haut, à chaque instant, à droite, à gauche du sentier, dans les ronces, quelques-uns éclataient, soulevant la terre et le sable; il en tombait aussi plus loin dans la forêt, hachant les arbres.

Notre pièce balayait toujours le plateau de la Mollière.

À mi-chemin, me retournant pour prendre haleine, je vis la moitié de Nompatlizo en flammes, et plus bas, dans les maisons de la grande rue, vers Etival, les Allemands en train de faire des prisonniers: tous les mobiles qui n'étaient pas sortis des maisons au moment de la retraite se trouvaient arrêtés, désarmés et mis en ligne pour aller à Brehimont, alors au pouvoir de l'ennemi.

Ceux qui ne marchaient pas de suite étaient fusillés sur la porte... C'est la guerre... Il n'y avait rien à dire !

Des masses de fumée montaient aussi sur la Bourgonce : le village brûlait ; nos deux canons en arrière répondaient à la batterie des Allemands, vers Étival.

Aux villages de la Salle, du Hau et de Saint-Rémy, la fusillade pétillait, la fumée blanche de la poudre s'étendait sur toute la lisière des forêts, et les échos des Jumeaux répondaient à la canonnade.

En reprenant ma marche, je me rappelai Catherine, cela me fit une terrible impression de la savoir là-bas dans notre village en feu ; mais je me dis qu'elle avait eu le bonheur de se sauver quelque part derrière les roches, et j'écartai de mon esprit cette idée, qui me brouillait la cervelle.

À peine en haut, derrière la ligne des tirailleurs, le clairon du 32^e de marche sonnait le ralliement ; deux compagnies se réunissaient en colonne d'attaque et descendaient à Nompatlize, bousculant tout devant elles ; les Badois, surpris, abandonnaient en courant toute la partie haute du village ; malheureusement les prisonniers étaient déjà partis pour Brehimont, sous escorte ; on ne put les délivrer.

Après cela, l'ennemi, resté maître des mesures du côté de la Mollière, se rallia et revint à la charge, appuyé par ses pièces de Biarville ; il fallut encore une fois tout abandonner.

D'instant en instant, les Badois recevaient des renforts en infanterie et en artillerie par le pont de la Voivre ; toute sa colonne de la rive droite passait sur la rive gauche ; ils n'eurent pas de peine à se rendre maîtres par ce moyen des Feines, après avoir délogé nos francs-tireurs de Saint-Michel, de Brehimont et de la Vaeherie.

Ils recevaient aussi des secours par le pont d'Étival, ayant rappelé toutes leurs forces laissées à Raon-l'Étape pour garder le débouché de la vallée de Celles.

Contre le nombre toujours croissant, nos mobiles des Deux-Sèvres et les Bretons, après avoir tenu depuis le matin à Saint-Remy, venaient de se replier sur le petit village du Hau, et les Allemands, malgré leur seize pièces lourdes, contre nos quatre petites pièces de campagne, n'osaient plus attaquer ; leur général, de Degenfeld, voulait remettre la partie à deux ou trois jours, pour attendre toute l'armée de Werder, en route par la vallée de Barr. Un seul régiment de marche, quatre ou cinq mille mobiles qui voyaient le feu pour la première fois, et un millier de francs-tireurs accourus à la hâte, mal armés, mal équipés, sans vivres et presque sans munitions, lui paraissaient un trop grand obstacle au passage de son corps d'armée, de ses trois batteries, dont une de douze, et de ses dragons ; il voulait attendre trente mille hommes de renfort !... C'est lui-même qui l'a dit ; chacun peut le lire dans le rapport du grand état-major prussien.

Voilà pourquoi, vers deux heures, les Badois se retirèrent des points les plus avancés qu'ils occupaient et se formèrent en ligne sur le plateau de la Mollière ; le feu se ralentit et cessa des deux côtés ; les Allemands ne demandaient qu'à se retirer provisoirement pour revenir à six contre un, selon leur habitude.

Mais le général Dupré comprit très-bien ce que signifiait ce mouvement de retraite, et, comme il n'avait à compter, lui, sur aucun renfort, après avoir réuni ses quatre pièces à la Bourgonce, en face des Allemands en bataille, au bout d'une demi-heure environ, il ordonna l'attaque générale par les Basses-Pierres à gauche et le bois des Jumelles à droite.

J'avais gardé le fusil d'un mobile blessé au commencement de la bataille, dans la maison du cousin Millerot : je reçus des cartouches avant l'attaque, et je partis avec les tirailleurs du 32^e en avant du bois ; mais il nous fut impossible de dépasser les Bruyères, parce que Nompatlize et les Feines étant restés au pouvoir de l'ennemi, nous étions pris entre deux feux.

C'est là que fut tué le colonel du régiment de marche ; il parcourait sans cesse au galop notre ligne de tirailleurs pour encourager les hommes, et tomba de cheval à quelques pas de moi. C'était un brave soldat !

Du côté des Basses-Pierres, l'attaque réussit mieux d'abord : les mobiles des Deux-Sèvres repoussèrent les Allemands de Saint-Remy et du Hau ; mais Étival leur envoya de nouveau du renfort : un bataillon de grenadiers, avec un escadron de dragons, arrivant à marche forcée de Raon-l'Étape, parut vers trois heures et rétablit le combat ; ils passeront le ruisseau de la Valdange ; les nôtres tenaient comme des clous à la Salle ; mais toute l'aile droite des Allemands se repliant alors sur eux, il fallut abandonner les villages là-bas et se retirer en forêt, où la fusillade continua longtemps ; quelques gardes nationaux de Rambervillers, de Saint-Benoît et de Jean-Menil étaient arrivés pour soutenir la retraite.

Cette partie du champ de bataille enlevée, l'ennemi se porta sur la Folie, en avant de la Bourgonce ; en même temps, toutes ses troupes arrivées par le pont de la Voivre foncèrent sur nous, et, voyant que nous risquions d'être entourés, nous commençâmes aussi lentement à nous retirer sous bois, en nous retournant à chaque arbre jusqu'au haut de la côte, pour continuer le feu.

Les canons et les fourgons de la Bourgonce étaient déjà partis du côté de Bruyères ; c'est aussi le chemin que nous primes ; les Allemands n'eurent pas envie de nous poursuivre, ils en avaient assez ! On avait fait quelques tranchées et des abatis sur la route, mais ils ne vinrent pas les attaquer.

Ainsi finit le combat de Nompatlize, vers quatre heures du soir ; il avait duré sept heures.

Quelques francs-tireurs bretons et des mobiles des Deux-Sèvres, retirés au mont Repos, tiraillèrent encore deux ou trois jours contre des partis allemands qui voulaient les déloger ; puis ils allèrent rejoindre Cambriels, vers Épinal.

Quant à moi, voyant l'affaire terminée, et pensant bien que, si je retournais au village, je serais pris et fusillé tout de suite, malgré mon grand désir de savoir ce qu'était devenue Catherine, à 2 kilomètres plus loin, je quittai les tirailleurs du 32^e de marche, en leur souhaitant bonne chance, et je pris à gauche un sentier dans la forêt de Mortagne, qui me conduisit chez Nicolas Houlotte, le charbonnier, un de mes vieux camarades.

Au bout d'une heure de marche, tous les bruits s'éloignaient ; l'idée de Catherine me revenait ; je me reprochais presque ce que j'avais fait, me représentant la pauvre femme dans les décombres... qu'est-ce que je sais ?... des idées noires comme la nuit qui venait. Et sur les sept heures, arrivant à la porte de Nicolas, avant d'entrer, je me penche dans la petite fenêtre, et qu'est-ce que je vois ? Catherine, à côté de la lampe, qui pleurait, le tablier sur les yeux, auprès de Houlotte, de sa femme et de leurs deux filles, aussi fort tristes.

Je toque à la vitre ; ils regardent tous, la bouche ouverte, et moi, je crie :

« Hé ! Houlotte... bonsoir ! »

Aussitôt, Catherine se lève ; je pousse la porte, et la pauvre vieille tombe dans mes bras en criant :

« Jérôme... Jérôme... ah ! Seigneur Dieu, c'est toi ! »

Que voulez-vous ? Je pleurais aussi de la voir si contente.

Elle s'était sauvée aux premiers obus tombant sur la Bourgonce, et elle avait couru chez mon vieux camarade.

Nous restâmes là-haut huit jours.

Houlotte chaque matin, allait voir ce qui se passait au village ; la baraque, à ce qu'il nous dit, était presque entière, au milieu des autres, brûlées de fond en corable ; elle avait bien reçu quelques atouts : le toit pendait à l'intérieur ; mais on pouvait tout relever avec un peu de travail ; c'est ce que Nicolas nous assura, et, à la fin, il vint tout joyeux nous annoncer que les Allemands étaient partis.

Nous retournâmes donc chez nous remettre les tuiles et les bardeaux qui manquaient.

Alors, tout le 14^e corps d'armée allemand avait passé nos montagnes, marchant sur Épinal. Vous connaissez la belle défense de Rambervillers ; mais cela n'entre pas dans mon histoire ; j'ai fini tout ce que j'avais à vous dire.